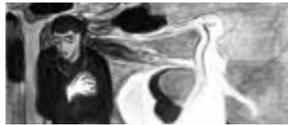


- III. **Mario Vargas Llosa : scandale en dictature**
 IV. **Des hommes sans femmes de Murakami**
 V. **A. Douaihy : le récit poétique de la mort**
 VI. **Dominique Charpin, entre deux fleuves**
 VII. **Fellous, une vie faite de pièces détachées**
 VIII. **Entretien avec Fawziya Shuwaish al-Salem**



Édito

Quand

Quand nos braves députés se permettent de proroger par trois fois leur propre mandat, au mépris de la Constitution, Quand, au lieu de dynamiser l'économie, nos dirigeants incompetents infligent aux Libanais de nouveaux impôts qui vont plomber les écoles, les entreprises, les professions libérales et le marché immobilier, tout en appauvrissant la classe moyenne et les plus démunis, Quand on n'arrive plus à dénichier dix députés courageux pour présenter un recours devant le Conseil constitutionnel qu'on espère indépendant, Quand nos dirigeants bloquent les permutations judiciaires pour imposer des noms déterminés, tout en mécontentant au passage, par des mesures insensées, la magistrature et les avocats, Quand, dans notre République bananière, la corruption continue de « galoper » et que nul n'ose la brider, par crainte de vexer la « mafia » au pouvoir, Quand la plupart des nominations se font sur la base de confessionnalisme, de népotisme et de clientélisme, au mépris des qualifications et de l'ancienneté des candidats recalés, Quand on ne sait plus ce qu'on mange, ce qu'on boit, ce qu'on respire, et où l'on nage, en raison de la pollution ambiante et de l'absence de contrôle des autorités concernées, Quand on passe la moitié de sa journée encafé dans sa voiture, prisonnier des embouteillages, à cause d'un réseau routier devenu inadapté et de l'incurie des pouvoirs publics, Quand la décision de faire la guerre n'appartient plus à l'État libanais, déjà impuissant face au problème des réfugiés syriens, Quand la plupart des citoyens sont à sec dans un pays dont l'État est lui-même en faillite et mérite largement le titre de « failed state », Quand certains festivals d'été mal inspirés se transforment en mascarade, donnant ainsi de la culture libanaise une image pitoyable, et que les feux d'artifice se multiplient à qui mieux mieux, sous les yeux des familles défavorisées qui se demandent pourquoi les millions de dollars qui auraient pu améliorer leur condition partent ainsi en fumée, Quand nos jeunes, livrés à eux-mêmes, ne rêvent que de quitter leur patrie qui ne leur ressemble plus et qui ne leur propose absolument rien, Quand le peuple apathique ne tire aucune leçon des expériences passées et revote avec masochisme et béatitude pour les candidats qui l'ont déjà trahi, On en arrive à se demander si le Liban est une nation ou un bordel.

ALEXANDRE NAJJAR

L'Empereur à pied, le nouveau roman de Charif Majdalani, commence comme une légende sacrée sur les nobles sommets du Mont-Liban au milieu du XIX^e siècle et finit dans un monde insalubre, tellement prosaïque et décevant, le nôtre.

Si prosaïque est le présent – n'importe quel présent, non seulement le nôtre –, si insipide est-il que l'épopée, la légende et le mythe ont de tout temps été l'apanage d'un passé révolu. Ce constat est peut-être un truisme, mais il explique bien cette « illusion d'optique » très courante selon laquelle le mouvement de l'Histoire n'est qu'une dégénérescence perpétuelle faisant toujours de l'époque que nous vivons la pire qui soit. Cette chute d'un passé fabuleux et glorieux vers la fange d'aujourd'hui, Charif Majdalani la reproduit à merveille dans la structure même de son nouveau roman *L'Empereur à pied*, un récit haletant qui débute sur les nobles sommets du Mont-Liban au milieu du XIX^e siècle et finit par la toute récente crise des déchets.

C'est dans un style d'une élégance rare, aux phrases souvent très longues et pourtant extrêmement fluides, que Majdalani nous livre cette fable à mi-chemin entre mythe et réalité historique. Vers l'an 1835, un homme sans le sou, surgi de nulle part, arrive avec ses trois fils au hameau de Massiaf. Il s'appelle Khanjar Jbeili. Vu de loin, il a l'apparence d'un berger ou d'un paysan. Mais son regard sombre et farouche, l'aura de puissance et d'autorité qui émane de lui et surtout ce détail incongru, chausser des bottes de cavalier sans être à cheval, lui vaudront le surnom de « l'Empereur à pied ».

Il a l'âme d'un conquérant : en quelques années, il fonde un domaine, devient un collecteur d'impôts (des rumeurs circulent qu'il aurait assassiné son prédécesseur), amasse une grande fortune et se transforme en l'un des seigneurs de la région. Pour éterniser son nom et préserver ses biens incalculables de l'éparpillement, il impose une loi tyrannique à tous ses descendants : seul l'aîné de chaque génération aura le droit de se marier et d'avoir des enfants, tandis que ses frères devront se contenter de l'assister dans la gestion du patrimoine familial. Celui qui enfreindra cette règle sera déshérité et renié par son clan.

Cette loi insensée est maintenue par cinq générations, et il semble que Khanjar Jbeili reste vivant tout au long de cette période, se réincarnant à la fois en la personne des aînés et des cadets. Les chefs successifs du clan héritent de leur ancêtre cette volonté intrinsèque de préserver les richesses et la gloire de la famille : ils s'établissent à Beyrouth, pratiquent le commerce et font désormais partie de la grande bourgeoisie libanaise qui détient les rênes de la politique et décide de l'avenir du pays. Quant aux cadets, ce sont des aventuriers qui possèdent les instincts conquérants de l'Empereur : certains se rebellent, se marient et sont déshérités, tandis que d'autres s'exilent eux-mêmes pour errer à travers le monde, tel Zeid qui vit au Mexique une épopée digne d'un western ; Chehab qui traverse le désert de Karakoum à la poursuite d'une armée de cosaques, puis parcourt la Chine dans toute

Charif Majdalani : entre légende et réalité



sa longueur ; ou Naufal qui part au Monténégro à la recherche d'un tableau perdu de Véronèse et se retrouve enfin chez les guérillas communistes dans les montagnes de la Grèce.

Dans ce récit vertigineux qui embrasse un siècle et demi de l'histoire du Liban, voire de celle du monde, beaucoup de sang sera répandu par les membres du clan, dont quelques-uns iront jusqu'à commettre des fratricides. Ce sont tous des êtres maudits, portant en eux la violence originelle de l'Empereur. Toutefois, rien n'est certain dans ces histoires de meurtres, ni même dans toute l'histoire de la famille, le roman étant un croisement de

plusieurs récits transmis au fil des ans et provenant de sources différentes. Le narrateur lui-même n'est sûr de rien et se borne à nous rapporter ce qu'il a entendu de son père et de l'un des Jbeili.

Majdalani tire pleinement profit de cette incertitude des événements pour écrire un roman qui commence comme une légende sacrée et finit dans un monde insalubre, tellement prosaïque et décevant, le nôtre. La transition entre ces deux univers antinomiques est un tour de force : elle demeure imperceptible jusqu'à ce que le lecteur enchanté par le mythe grandiose de ce clan se retrouve soudain face à

la réalité libanaise d'aujourd'hui, un milieu où sévit la pègre, et où les seuls héros qui comptent sont les anciens chefs de la guerre civile et les mafieux qui les singent, parmi lesquels les jeunes Favez et Wajdi Jbeili. Mais la grande réussite de l'auteur est de démythifier subrepticement cette conception nostalgique d'un passé glorieux en laissant filtrer, à travers le voile de poésie qui recouvre les temps anciens, des traces de la réalité la plus abjecte et la plus bourbeuse. Car finalement, qu'était ce noble Empereur qui a eu recours à l'assassinat pour devenir collecteur d'impôts et bâtir son immense fortune en confisquant les terres des paysans, sinon l'un des ancêtres des mafieux de notre époque ?

TAREK ABI SAMRA

ENTRETIEN

Peut-on lire votre roman comme l'histoire de l'ascension puis du déclin de la grande bourgeoisie commerçante libanaise, et de son remplacement final par les chefs de guerre et les mafieux ?

Certainement. C'est même une part du sujet de la dernière partie. Les transformations historiques et leur impact sur les sociétés et sur les individus m'ont toujours passionné. D'ailleurs, dans ce livre, il n'y a pas que l'émergence d'une nouvelle classe sociale à l'issue de la guerre. La famille Jbeili dont je conte l'histoire émerge à la faveur d'un mouvement bien plus ancien qui, dans la montagne, a abouti au déclin des vieilles familles aristocratiques et à leur remplacement au pouvoir, tant économique que politique, par une nouvelle caste souvent constituée de ces hommes qui furent les « intermédiaires » dans le système ottoman de la collecte d'impôts, une caste qui sera le ferment de la bourgeoisie libanaise. Ce changement va progressivement s'accompagner d'une modification de l'économie locale qui passera d'une économie agricole à une économie de secteur tertiaire, essentiellement basée sur le commerce. La famille Jbeili vit et illustre ces transformations, elle est issue de cette caste que j'ai dite, et elle va finir lentement par abandonner ses terres ou transformer son rapport à elles, avant de se heurter, au moment de la guerre, aux milices et à leurs nouvelles manières de regarder les rapports sociaux et la propriété terrienne elle-même.

L'impossibilité de démêler la réalité de la légende est un des motifs récurrents de ce récit. On est cependant tenté de vous demander : y a-t-il une part de réalité dans la légende du clan Jbeili ?

Je ne le pense pas, j'ai quasiment tout inventé. Évidemment, comme dans tout livre, certaines des situations peuvent avoir été inspirées de faits réels. Mais c'est surtout le mouvement de la société, comme je le disais tout à l'heure, ou certaines attitudes de groupe, telle celle des jeunes gauchistes issus de la bourgeoisie au début des années 70, qui collent vraiment à la réalité. Les personnages, eux, leurs aventures à travers le monde, ou encore l'enchaînement des faits qui constituent l'histoire propre des Jbeili, tout cela est inventé.

L'Empereur à pied couvre une période de 180 ans, se déroule sur trois continents différents et retrace les destinées d'une quinzaine de personnages appartenant à sept générations successives d'une même famille. Mais parmi tous ces membres du clan Jbeili, y a-t-il un auquel vous auriez aimé consacrer un roman à part ?

Tous ces personnages sont liés les uns aux autres, et à l'histoire du clan et du serment initial prononcé par l'Empereur. Leur existence est finalement très déterminée. Il y a, comme je le disais, un enchaînement qui les fait advenir et disparaître. Leur autonomie n'aurait pas de sens véritable. Même les cadets, qui semblent les plus libres et sont sans cesse en mouvement, n'agissent en définitive que dans un rapport à peine masqué au fantasme que représente pour eux la Montagne perdue et la figure héroïque de l'ancêtre.

Propos recueillis par
TAREK ABI SAMRA

L'EMPEREUR À PIED de Charif Majdalani. Seuil, 2017, 400 p. À PARAITRE LE 17 AOÛT

L'Orient Littéraire

Comité de rédaction : ALEXANDRE NAJJAR, CHARIF MAJDALANI, GEORGIA MAKHLOUF, FARÈS SASSINE, JABBOUR DOUAIHY, RITTA BADDOURA.
 Coordination générale : HIND DARWISH
 Secrétaire de rédaction : ALEXANDRE MEDAWAR
 Correction : YVONNE MOURANI

Contributeurs : ZEINA ABIRACHED, TAREK ABI SAMRA, FIFI ABOU DIB, LAURENT BORDERIE, NADA CHAULI, RALPH DOUMIT, LAMIA EL SAAD, KATIA GHOSN, RACHEL LTAIF, JEAN-CLAUDE PERRIER, JAD TABET.

E-mail : LORIENTLITTERAIRE@YAHOO.COM

Supplément publié en partenariat avec la librairie Antoine.

lorientlitteraire.com

Publicité

Antoine à l'ABC Verdun - L2
300m² d'évasion culturelle

A. Antoine

Le point de vue de Jad Tabet

La vieille ville d'Hébron, berceau du monothéisme, patrimoine mondial de l'humanité

Située à 30 km environ au sud de Jérusalem, la vieille ville d'Hébron est l'une des plus anciennes cités du Proche-Orient encore habitée. Ville-carrefour située entre le désert du Sinaï, la Jordanie et la péninsule arabique, son histoire est marquée par des périodes de faste et de prospérité mais également par des périodes de troubles et de conflits dont les traces subsistent dans la ville d'aujourd'hui.



« Le hosh hébronite constitue une typologie spécifique caractérisée par une structure ouverte, arborescente. »

Selon la tradition biblique, c'est après avoir quitté la cité d'Ur en Mésopotamie que le Prophète Abraham aurait choisi Hébron pour s'installer avec sa famille. C'est là qu'il aurait accueilli trois mystérieux visiteurs et dialogué avec Dieu. La ville historique s'est développée autour de la mosquée d'Abraham/caveau des Patriarches, vaste enceinte sacrée construite à l'époque hérodienne. Selon les traditions du judaïsme et de l'islam, cette enceinte abriterait les sépultures du Prophète Abraham et d'une partie de sa descendance: sa femme Sara, leurs fils Isaac et Jacob et leurs épouses, Léa et Rebecca – ainsi que celle de Joseph, fils de Jacob.

La vieille ville d'Hébron abrite un patrimoine urbain et architectural exceptionnel qui se trouve aujourd'hui menacé de destruction suite à l'occupation militaire israélienne et au développement de la colonisation israélienne dans la vieille ville. De nombreux bâtiments historiques ont été démolis pour la création d'un accès sécurisé autour de l'enceinte sacrée et pour l'édification de colonies dans la partie sud de la ville ancienne. Les autorités d'occupation imposent aux habitants de la ville un régime de quasi apartheid, toute la partie sud de la ville étant interdite d'accès aux Palestiniens.

Cette situation dramatique a eu des effets dévastateurs sur le patrimoine architectural du centre historique. Au début des années 1990, plus d'un tiers des bâtiments anciens étaient désaffectés, abandonnés et tombaient en ruine et les infrastructures ne répondaient plus aux besoins des habitants. L'intégrité de l'enceinte sacrée en a été également affectée: depuis l'attentat perpétré par un colon en 1994 qui a coûté la vie à 49 Palestiniens, le sanctuaire est divisé en deux parties séparées par une cloison blindée et réservées à chacune des deux communautés juive et musulmane. Le monument est isolé de la ville historique et ses accès sont étroitement contrôlés par des barrières de l'armée israélienne.

Depuis 1996, une ONG palestinienne, le Comité de réhabilitation d'Hébron, tente de s'opposer à ce processus délétère grâce à un projet ambitieux qui vise à réhabiliter les *abwachs*, les monuments historiques et les souks principaux, à améliorer les conditions de vie des habitants et à réhabiliter les infrastructures afin de permettre à la vieille ville de revivre. Cette activité a été couronnée en 1998 par le prix Agha Khan et en 2013 par le Grand prix décerné en 2013 par le Programme des Nations-unies pour les établissements humains UN/HABITAT.

Pourtant, malgré ces efforts entrepris dans le contexte particulièrement difficile de l'occupation, la protection de ce patrimoine reste incomplète en raison de l'ampleur des moyens qu'elle nécessite, de l'insuffisance des ressources économiques, scientifiques et techniques locales et de la complexité de la situation politique et militaire.

La Convention pour la protection du patrimoine mondial culturel et naturel adoptée en 1972 par la Conférence générale de l'UNESCO considère que « la dégradation ou la disparition d'un bien du patrimoine culturel et naturel constitue un appauvrissement néfaste du patrimoine de tous les peuples du monde » et que « certains biens du patrimoine culturel et naturel présentent un intérêt exceptionnel qui nécessite leur préservation en tant qu'élément du patrimoine mondial de l'humanité ». C'est dans ce cadre que le Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO, réuni à Cracovie, a classé la vieille ville d'Hébron sur la Liste du patrimoine mondial.

Trois critères ont permis ce classement:

- Tout d'abord, le fait que la vieille ville d'Hébron s'est constituée comme une ville multiculturelle qui abritait un mosaïque de communautés ethniques, claniques et religieuses et qui témoigne, par son architecture, ses monuments et les valeurs qui lui sont associées, de cet échange d'influences et du croisement sur un même lieu de cultures et de religions différentes.

- Par ailleurs, la vieille ville d'Hébron constitue un exemple exceptionnel d'un ensemble historique qui a conservé dans sa quasi-intégralité une morphologie et un tissu urbain datant de l'époque mamelouke. À la différence des maisons à cours qui caractérisent les formes d'habitat communément rencontrées dans les villes arabo-islamiques, le hosh hébronite constitue une typologie spécifique caractérisée par une structure ouverte, arborescente ou en grappes, regroupant des ensembles de pièces s'enchaînant sur plusieurs étages le long de parcours ramifiés.

- Enfin, en tant que ville sainte pour les trois religions monothéistes, Hébron a été associée dès le départ à la tradition abrahamique et constitue jusqu'à ce jour un lieu sacré pour les juifs, les chrétiens et les musulmans.

* Président de l'Ordre des Ingénieurs et Architectes, Membre du Comité du patrimoine mondial de l'UNESCO



Veille ville d'Hébron © Abdelmajid

L'image du mois

L'agence Magnum, 70 ans d'une aventure photographique

Certes, il y a les mots, mais il en faut beaucoup pour dire ce qu'une image raconte presque instantanément. Ici, Werner Bischof saisit deux prêtres shinto dans la cour du temple Meiji à Tokyo un jour de neige. Comment mieux dire l'harmonie, le calme et le rapport paisible de l'homme à son environnement ? Les images ne remplaceront jamais le texte. En revanche, elles ont, quand elles sont de qualité, cette capacité à émouvoir et à mobiliser les esprits au-delà des barrières du langage. C'est pour cette raison que la presse en fait usage.

Il y a 70 ans, quatre figures totémiques de la photographie de presse: Robert Capa, Henri Cartier-Bresson, David Seymour et George Rodger, fondaient l'agence Magnum. Depuis, 92 photographes ont participé à cette aventure pour raconter l'histoire présente, grande ou petite, violente ou paisible, des humains à travers le monde. La liste est impressionnante car y figurent les plus grands noms du photo-journalisme. Magnum n'est évidemment pas la seule agence photographique de renom, mais la



Dans la cour du temple Meiji, Tokyo, Japon, 1951 © Werner Bischof / Magnum

liste des clichés célèbres qui en sont issus et qui ponctuent l'aventure humaine depuis la Seconde Guerre mondiale est tellement importante, qu'elle domine de fait le paysage encombré de la photographie et des médias. Véritables poètes visuels, les

photographes de Magnum ont souvent su saisir à la fois l'essentiel du moment et la complexité des choses. Là est l'ineffable magie de l'instant volé de leurs images.

ALEXANDRE MEDAWAR

Actu BD

Ni terre ni mer

Au large des côtes normandes, une tempête projette sur les récifs un voilier en perdition. À son bord, cinq amis. Mais les choses se compliquent... Le naufrage était-il prémédité ? Par qui et pour quelle raison ? Intitulé *Ni terre ni mer*, le premier volet de cet album signé Ricard, Megaton et Genzianella vient de paraître chez Delcourt.

Les inédits d'Étienne Willem
Auteur de BD reconnu, story-boarder illustrateur animalier,



caricaturiste et amateur de pin-up, Étienne Willem vient de signer chez Paquet un artbook comportant des planches, des dessins et des esquisses inédits. Un régal!

Le Petit Nicolas en BD!

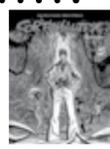
Les éditions Imav publieront le 12 octobre prochain les premières aventures de *Petit Nicolas* qui ont été initialement publiées sous forme de bande dessinée dans *Le Moustique* entre 1955 et 1956, avant que Sempé et Goscinny ne se décident à opter pour la forme romanesque. Voici donc, en 48 pages, la BD



originale restaurée pour le plus grand bonheur des fans du célèbre écolier!

Le retour des classiques

Equatoria, la nouvelle aventure de Corto Maltese, le personnage créé par Hugo Pratt et repris par Juan Dias Canales et Ruben Pellejero, sortira le 27 septembre en librairie, alors que *L'Étoile du matin*, le nouvel album de *Largo Winch*, repris par Françoise et Giacometti, paraîtra le 6 octobre. Quant à *Astérix et le Transitalique*, il sera en librairie dès le 19 octobre.



Bande dessinée

Plastique et narration réconciliées

LA STRUCTURE EST POURRIE, CAMARADE! de Viken Berberian et Yann Kebbi, traduit de l'anglais (États-Unis) par CLARO, Actes Sud BD, 2017, 335 p.

Les parents de Frunz sont architectes. Sa mère vit à Paris: un environnement qui lui permet de laisser libre court à son goût de la théorie (elle entraîne son fils à trouver le nombre d'or depuis ses premiers balbutiements). Son père, porté vers l'action, s'installe quant à lui dans le pays de ses origines: Yerevan, qu'il tient pour un territoire urbain encore malléable. Tout juste sortie de l'ère soviétique, l'Arménie est à ses yeux prête pour de grands changements. Changements que l'architecture, grâce au potentiel du béton qu'il vénère, peut lui offrir.

Entre la pureté théorique de sa mère et la volonté d'action qui anime son père, Frunz choisira de rejoindre ce dernier. Mais les rêves qu'il nourrit dans le sillon de son père se cassent au mur des réalités. Au contact des habitants de Yerevan, dont la vie subit de plein fouet la phase de transition induite par les grands projets urbanistiques de son père, et devant leur misère qui n'a que faire des débats d'initiés, le doute le coupe dans son élan.

L'album est un ovni formel. Le



moins que l'on puisse dire est qu'il est atypique, dans ses propositions graphiques comme dans sa narration. Le scénariste, Viken Berberian, libanais d'origine arménienne, est romancier, mais aussi essayiste. Habitué des débats complexes, on trouve sa signature sous des articles sociétaux et engagés publiés dans des supports aussi divers que le *New-York Times*, *Le Monde diplomatique*, *The International Herald Tribune* ou *The Believer*.

Le temps de cette aventure, il s'associe au dessinateur Yann Kebbi, plasticien avant d'être dessinateur de bande dessinée, et dont les œuvres sont une ode aux matières et aux textures. Jouant à chaque

page sur des expériences visuelles et d'écriture inattendues et audacieuses, variant les techniques au gré des cases, la narration de ce récit est tout sauf prudente. Elle tient sur un fil fragile et il se serait fallu d'un rien pour que la sauce ne prenne pas. Mais la magie opère: l'écriture de Viken Berberian, allusive, confiante, souvent brute, nourrit un discours ambitieux qui se cache derrière sa drôlerie. Disséminé dans les pages comme un élément graphique à part entière, le texte s'intègre à merveille au feu d'artifice visuel de Kebbi.

Au-delà de la plasticité physique, charnelle, faite de traits de crayons colorés visibles, francs et assumés (à l'extrême opposé de ce que la bande dessinée pose généralement en norme), Kebbi a su créer des images chargées en codes, et donc faites pour être « lues ». Une proposition qui a ce qu'il faut pour concilier plasticiens et narrateurs. La clé d'une telle symbiose repose très certainement sur le temps: les auteurs, dans leurs remerciements, rappellent que l'album est issu de plusieurs années de travail, faites de multiples allers-retours.

Un album dont la réussite est à la mesure de son ambition, et qui restera, peut-être, comme un ouvrage de portes.

RALPH DOUMIT

Meilleures ventes du mois à la librairie Antoine

Auteur	Titre	Éditions
1 Fred Vargas	QUAND SORT LA RECLUSE	Viviane Hamy
2 Xavier Baron	HISTOIRE DU LIBAN: DES ORIGINES À NOS JOURS	Tallandier
3 Maya el-Hajj	BURKINI	Erick Bonnier
4 Paula Hawkins	AU FOND DE L'EAU	Sonatine
5 Anna Galvalda	FENDRE L'ARMURE	La Dilettante
6 Valérie Trierweiler	LE SECRET D'ADÈLE	Arènes
7 Jean-Marie Quémener	BACHAR EL-ASSAD, EN LETTRES DE SANG	Plon
8 Audrey Carlan	CALENDAR GIRL: AOÛT	Hugo
9 Sylvie Bommel	PÉNÉLOPE	JC Lattès
10 Édouard Philippe	DES HOMMES QUI LISENT	JC Lattès

Agenda

La France à Francfort
La France sera l'invitée d'honneur de la Foire internationale du livre de Francfort qui attire chaque année 275 000 visiteurs issus de 130 pays et qui se déroulera du 10 au 15 octobre 2017. 103 écrivains français y seront présents.

Le Salon du livre francophone de Beyrouth
Le Salon du livre francophone de Beyrouth se déroulera du 3 au 12 novembre 2017. Près de cent auteurs libanais et français devraient y participer.

Adieu à...

Max Gallo
Né à Nice en 1932, Max Gallo est décédé le 18 juillet, à 85 ans.



Membre de l'Académie française depuis 2007, auteur d'une multitude de romans historiques et de biographies, il fut aussi secrétaire d'État et porte-parole du gouvernement (1983-1984), et cofondateur du Mouvement des citoyens avec Jean-Pierre Chevènement (1993).

Anne Dufourmantelle

Philosophe et psychanalyste, auteure de plusieurs essais dont un livre cosigné avec Jacques Derrida (*De l'hospitalité*, 1997), Anne Dufourmantelle est tragiquement décédée à l'âge de 53 ans alors qu'elle secourait un enfant qui se noyait à Ramatuelle.



Claude Rich

Le comédien Claude Rich est décédé le 20 juillet à l'âge de 88 ans. Lauréat de deux César, il était l'auteur de plusieurs pièces de théâtre, dont *Le Zouave* et *Un Habit pour l'hiver*.



Robert Vigouroux

Neurochirurgien de profession, ancien maire de Marseille, créateur du Centre international de poésie, auteur de plusieurs romans, Robert Vigouroux est décédé à l'âge de 94 ans.

Francophonie

Alexandra Kodjabachi lauréate du prix Alain Decaux de la francophonie

La Libanaise Alexandra Kodjabachi a remporté l'un des prix littéraires Alain Decaux de la francophonie décernés par la Fondation de Lille, dans la catégorie Asie-Océanie pour les plus de 18 ans, pour sa nouvelle *Actes manqués* qui figurera, avec les autres textes primés, dans un livre à paraître bientôt. 752 nouvelles en provenance de 58 pays ont participé à la 6^e édition de ce prix.



Trois médailles pour le Liban

Présent aux 8^e Jeux de la francophonie qui se sont déroulés à Abidjan, le Liban a rafflé trois médailles: une médaille d'or en peinture, grâce à Yazan Halwani, et deux médailles de bronze en tennis de table grâce à Mohamed Hanié et Malak Khoury.



Mahmoud Darwish par Yazan Halwani D.R.

« **V** agabond polyglotte », né à Port-au-Prince en 1962, Louis-Philippe Dalembert qui vit aujourd'hui à Paris, a écrit des nouvelles, de la poésie, des essais et des romans et a été lauréat de nombreux prix dont le prix RFO en 1999, le prix Casa de las Americas en 2008 et le prix Thyde Monnier de la SGDL en 2013. Professeur invité dans diverses universités américaines, il a été pensionnaire de la Villa Médicis. Son dernier roman, *Avant que les ombres s'effacent*, publié chez Sabine Wespieser, vient de remporter deux prix littéraires : le prix Orange et le prix France Bleu/Page des libraires. Il a également écrit un très beau recueil de poèmes paru tout récemment chez Bruno Doucey, *En marche sur la terre*.

Sait-on qu'Haïti adopta en 1939 un décret-loi octroyant la naturalisation haïtienne immédiate à tous les juifs désireux de l'obtenir ? C'est ce pan méconnu de l'histoire qui inspire à l'écrivain son nouveau roman, formidablement enlevé, où l'humour et la vivacité allègent le poids des tragédies du XX^e siècle, qu'il parcourt de la Pologne où naît son héros, jusqu'à Port-au-Prince où il s'établit et décide de finir sa vie. Médecin juif polonais, Ruben Schwarzberg devient par l'un de ces caprices de l'histoire, citoyen haïtien en 1941. Il ne quittera plus son île, havre inattendu où il a construit sa vie après un parcours tumultueux qu'il relate, une nuit durant, à sa petite cousine, venue avec une ONG porter secours à la ville détruite par le séisme en 2010. La débrouillardise, la capacité à jouir de l'instant et la confiance en certaines personnes croisées par d'heureux hasards, sont quelques-unes les valeurs qui auront permis à Ruben de survivre au milieu des désastres.

Cette traversée épique du siècle, Dalembert la narre avec une grande élégance, faisant voyager le lecteur entre les ambiances de l'immeuble familial à Berlin, celles plus agitées

Louis-Philippe Dalembert : une autre version d'Haïti

du Bal Nègre parisien, les joyeuses aventures amoureuses de son héros ou les spécificités colorées de la vie quotidienne à Port-au-Prince. Tout cela lui permet d'interroger avec justesse et parfois avec ironie la condition humaine prise dans les tourments de l'histoire. Il a d'ailleurs mis en exergue de son recueil de poèmes une phrase de Bob Dylan que chacun a fredonnée un jour : « *How many roads must a man walk down before they call him a man ?* »

Ruben Schwarzberg n'a jamais raconté son histoire. Pourquoi a-t-il gardé le silence, et pourquoi décide-t-il finalement de raconter ?

Comme beaucoup de gens qui sont revenus des camps, et pas seulement des camps nazis, Ruben n'a pas envie d'en parler. Il craint qu'on ne le croie pas parce qu'il a été confronté à l'inimaginable. Et puis, il a vécu quelque chose

qui a à voir avec la dégradation de son intimité, qui s'apparente au viol et qui provoque un sentiment de honte. Il redoute de revivre sa souffrance en racontant. Il y a aussi la quantité de témoignages qui existent déjà et face auxquels il se dit : pourquoi en rajouter ? Enfin, il ne veut pas charger ses enfants d'une histoire qui n'est pas la leur. Mais parfois arrive le moment où il paraît bon de raconter ; et dans son cas, il est vieux, la mort se rapproche ; il y a

cette jeune femme, la petite-fille de la tante qu'il n'a pas revue depuis des années, qu'il aimait beaucoup et dont le souvenir est ainsi ravivé. Pour lui sa venue en Haïti est un cadeau de la vie. Et il y a enfin Haïti, ce petit pays qui l'a accueilli. Il le fait pour Haïti.

Ce qui fait le lien avec ma question suivante : ce roman procède-t-il



© Fed pour vous d'une sorte d'hommage à Haïti ?

Quel que soit le roman que nous écrivons, nous Haïtiens, on finit toujours par nous interroger sur les catastrophes que nous subissons, avec cette thématique de la malédiction qui revient sans cesse. Mais Haïti n'est pas que ça. L'histoire de ce pays est riche d'événements majeurs : la plus importante révolution du XIX^e siècle, c'est-à-dire la première révolution anti-esclavagiste, anticolonialiste et solidaire de l'histoire a eu lieu chez nous. On peut aussi mentionner le rachat par Haïti dès 1804 des esclaves américains à qui on va donner la nationalité haïtienne, l'aide apportée à Simon Bolivar en 1814 dans sa lutte contre l'Empire espagnol, la part que prend Haïti à la révolution cubaine... Haïti, c'est tout ça. Ce pays a participé à la grande histoire de l'humanité, il y a une tradition de

solidarité inscrite dans ses gènes et je voulais le rappeler. Mais plus précisément, cette histoire de l'accueil des juifs en Haïti qui accompagne la déclaration de guerre à l'Allemagne, l'Italie et le Japon m'a toujours fasciné. En la racontant, je voulais briser l'image que les médias occidentaux donnent d'Haïti en ressasant les mêmes thèmes, les mêmes images de bidonvilles, de pauvreté et de malheur. Mais ce faisant, je m'adresse autant aux Occidentaux qu'aux Haïtiens eux-mêmes qui souvent ne connaissent pas cette histoire. Cela étant, il me paraît important de souligner que tout cela, je l'ai fait avec humour. J'ai écrit sur un sujet sérieux, mais sans me prendre au sérieux.

Vous écrivez en exergue « Aux réfugiés d'hier et d'aujourd'hui ». Vous souhaitez donc apporter un éclairage nouveau, différent, sur cette question brûlante ?

Oui, je crois qu'il faut repenser cette question et se servir du passé pour regarder le présent. L'histoire du paquebot Saint Louis, ce navire affrété pour transporter vers Cuba un millier de demandeurs d'asile et qui sera refoulé vers l'Europe, j'en avais déjà parlé ailleurs mais sans la prendre à bras le corps comme ici. Je voulais cette fois-ci insister sur le rôle de l'Europe, montrer que les pays s'étaient partagés les réfugiés, faire comme un clin d'œil à ce qui se passe actuellement. L'histoire bégaie, et je souhaitais le montrer par la fiction sans pointer un doigt accusateur. Certains lecteurs m'ont dit : on croirait que ça se passe aujourd'hui. C'est exactement cela que je recherchais.

Lorsque vous racontez qu'Haïti déclare que tous les êtres humains sont des nègres, que voulez-vous souligner exactement ?

En créole haïtien, nègre signifie homme et blanc signifie étranger. Dans la première Constitution du pays, celle de 1805, il est dit à l'article quatorze que tous les Haïtiens sont des noirs alors qu'on compte en Haïti des blancs et des mulâtres. C'est que la Constitution remet en cause la vision binaire du monde qui prévalait auparavant et qui reposait sur l'opposition noir/blanc, esclave/maître. En disant « nous sommes tous des noirs », cela veut dire nous sommes tous des êtres humains, nous sommes tous égaux. C'est la négritude avant la lettre, on revendique la couleur noire et on en fait une source de fierté, un « *Black is beautiful* » avant l'heure. C'est le refus du regard enfermant de l'autre : percevoir positivement ce que l'autre affirme négativement, opérer un renversement.

Vous écrivez : « Le passé, c'est comme son ombre, on le porte avec soi. » Que faut-il faire de son passé ?

Le mot créole qui désigne l'ombre,

c'est ombrage. On ne peut pas se défaire de son ombre, quoi qu'on fasse, elle vous suit. Et c'est pareil avec le passé. On peut tenter de l'enfouir, mais ainsi que le montre le poème de Victor Hugo, *La Conscience*, il vous poursuit jusque dans la tombe, c'est l'œil qui regarde Cain. Le passé c'est comme la conscience, que ce soit le passé collectif ou individuel, ils participent tout deux de ce que nous sommes. On ne peut pas s'en amputer : si on arrache un membre, le corps en conserve quand même la mémoire. Un proverbe créole dit : ce qu'on ne peut pas porter, on le traîne. Mais on ne s'en débarrasse pas. Il faut donc apprendre à vivre avec, à s'en servir au mieux pour avancer.

Vous publiez aussi un recueil de poèmes et l'on peut observer plusieurs correspondances entre les thèmes abordés dans le roman et ce recueil. Est-ce un hasard ?

« En créole haïtien, nègre signifie homme et blanc signifie étranger. »

Oui, en effet, chaque écrivain a ses obsessions et les thématiques de l'errance, de l'appartenance, du statut d'étranger auquel fait référence l'exergue du recueil « *Je ne suis qu'un résident étranger sur la terre* » tirée des Psaumes comptent un nombre de nos obsessions personnelles. La poésie fait usage de métaphores très resserrées pour les aborder, alors que le roman permet de les déployer à travers des constructions fictionnelles. Mais j'aimerais attirer l'attention sur trois poèmes de mon recueil, éloignés de ces thématiques et qui parlent du Liban à travers la figure d'une femme libanaise, amie d'enfance, sans doute l'une de mes premières amours.

Propos recueillis par
GEORGIA MAKHLOUF

AVANT QUE LES OMBRES S'EFFACENT de Louis-Philippe Dalembert, Sabine Wespieser, 2017, 295 p.

EN MARCHÉ SUR LA TERRE de Louis-Philippe Dalembert, Bruno Doucey, 2017, 135 p.

Romans

Mario Vargas Llosa : scandale en dictature

AUX CINQ RUES, LIMA de Mario Vargas Llosa, traduit de l'espagnol (Pérou) par Albert Bensoussan et Daniel Lefort, Gallimard, 2017, 295 p.

Le carrefour des Cinq Rues qui donne son titre au roman est le vieux centre historique devenu l'un des quartiers les plus violents de Lima, « avec agressions, bagarres et bastons de tous côtés ». C'est là où autrefois on rencontrait partout les chariots des tisaniers qui vendaient cette boisson traditionnelle et populaire faite avec de l'orge, du lin et de la prêle mais ils étaient en voie de disparition et « maintenant ce quartier s'était dégradé et ses rues étaient dangereuses » ; « des charognards matinaux becquetaient des ordures éparpillées sur la chaussée en croissant », des chauve-souris, des drogués et des bandits se disputaient ces ruines qui avaient autrefois abrité d'élégantes demeures. C'est là que vit la Riquiqui, une journaliste qui conçoit son métier avant tout en termes de revanche sociale, « capable de tuer sa mère pour un scoop, surtout s'il était sale et scabreux ». Et c'est ce carrefour qui prête son décor à la flamboyante comédie de mœurs que déploie Vargas Llosa, comédie dont le cœur est un gigantesque scandale tout à la fois politique, médiatique et sexuel. Ce que laisse d'ailleurs présager la couverture de la traduction française où un buste de femme disparaît derrière un quotidien ouvert, dont la une annonce un couvre-feu dans tout le pays. À côté de la lectrice aux longues jambes nues, une autre femme, nue elle aussi, est endormie.

L'écrivain nous immerge à nouveau

dans une ère de dictature – on se souvient par exemple de son somptueux roman *La Fête au bouc* – en situant l'action durant la présidence d'Alberto Fujimori élu en 1990 alors que Vargas Llosa lui-même était l'autre candidat du second tour, après avoir été placé en tête du premier tour. Fujimori rompra deux ans plus tard avec les pratiques démocratiques pour mettre en place un régime autocratique, fidèlement secondé en cela par un homme de l'ombre, ici appelé « le Docteur » – dangereux et tout-puissant personnage derrière lequel se devine le bien réel Vladimir Montesinos, ancien avocat des narcotrafiquants dont Fujimori avait fait le chef de ses services de renseignement. « *Qu'importe si sur vingt mille morts il y a quinze mille innocents, pourvu qu'on tue cinq mille terroristes* », lui fait dire Vargas Llosa, ce qui donne le ton de ce terrifiant et insomniaque personnage.

Tout commence par la publication de photos scabreuses du très respectable et fortuné ingénieur Enrique Cardenas, photos prises à son insu pendant une orgie. L'émoi est immense dans ce « pays de commères » où chacun veut « connaître les secrets des gens et, de préférence, les secrets d'alcôve ». Et le scandale va se répandre en cercles concentriques jusqu'aux plus hautes instances du pouvoir. C'est *Strip-tease*, hebdomadaire où travaille la Riquiqui, qui est à l'origine de la publication et bientôt, son sulfureux directeur va être assassiné de



façon sordide. Les mailles du filet se resserrent autour de la frêle jeune femme qui se sait à présent « dans la merde », mais qui va réagir avec un cran époustouflant.

L'autre volet du scandale est le volet privé, le pauvre ingénieur craignant tout à la fois de causer la mort de sa mère, catholique rigoureuse et irréprochable, et de perdre sa si sensuelle épouse dont il est toujours follement amoureux. Fort heureusement, il peut compter sur son ami de toujours qui est aussi un brillant avocat. Mais qui ne pourra lui épargner ni d'être traîné dans la boue ni de passer quelques jours

dans une prison sordide où ses co-détenus sont des déchets de l'humanité que jamais il n'aurait croisés dans sa vie lisse et protégée.

Les fils de l'intrigue que tisse l'écrivain se nouent dans un chapitre très justement intitulé « Un tourbillon » qui mène le lecteur vers un final très enlevé. Le talent de Vargas Llosa – qui est, rappelons-le, le 17^e écrivain à être entré de son vivant dans la prestigieuse collection La Pléiade de Gallimard – s'y déploie avec le brio et l'humour qui le caractérisent.

GEORGIA MAKHLOUF

Conquérantes

Entre envolées intellectuelles engagées, questionnements existentiels, cœurs ou destins brisés, et étrointes fougueuses, des femmes rêvent de prendre le pouvoir sur leur vie ou le monde.



© David Ignaszewski / Kobay

MÂITRESSES FEMMES de Steinunn Sigurdardóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eijólfsson, Héliose d'Ormesson, 2017, 224 p.

Steinunn Sigurdardóttir renoue avec Paris et l'Islande où elle situe alternativement son dernier roman. Dans *Maitresses femmes* se retrouvent ses thèmes de prédilection : les relations amoureuses, les rencontres inopinées des contraires, les drames secrets qui rongent une existence, la revanche de la vie malgré tout, l'amour des voyages et des paysages, et les volcans islandais. On pourrait même comparer sa protagoniste, Maria, volcanologue islandaise de renommée mondiale, à un volcan sommeillant en attente indécise d'une éruption.

Sous son écorce de « femme silencieuse et solitaire », Maria est une volcanologue géniale dédiée à son travail, et habitée par l'absence des hommes qui ont marqué sa vie. À la croisée des chemins, alors qu'elle se trouve plus jeune ou attirante, et que son mari l'a tout juste quittée, Maria se rend compte qu'elle attend de lui un enfant. À bord d'un

vol pour Paris, la beauté et la distinction d'une Italienne qui tente de la séduire, ne laissent pas de glace malgré ses premières réticences. La belle voyageuse, nommée Gemma, croisera sa route sans hasard : elle a suivi Maria et ne vise pas seulement la conquête amoureuse. Elle a un plan machiavélique : « *hégémonie des femmes sur le monde* ». Gemma veut rallier Maria à sa cause et entamer sa révolution en Islande.

Le lecteur retrouve avec *Maitresses femmes* l'humour, la gourmandise et la finesse qui font le charme si particulier de l'écriture de Steinunn Sigurdardóttir. Les réflexions de l'auteure sur les questions des statuts de la femme et ses choix de vie, du genre, de l'environnement et de la mémoire collective, sont intéressantes et engagées. Mais elles peinent à trouver ce liant magique qui fait qu'un récit vous porte dans son univers. Audacieux et prometteur, *Maitresses femmes* perd de vue son cap et s'éparpille. Sigurdardóttir nous avait habitués à davantage d'harmonie.

R. B.

Nouvelles

Men in pain



Entre deux confidences rêvées ou murmurées dans les brumes urbaines et jazzy de whisky ou de bière, Haruki Murakami décline avec délicatesse la détresse amoureuse au masculin.

DES HOMMES SANS FEMMES de Haruki Murakami, traduit du japonais par Hélène Morita, Belfond, 2017, 304 p.

Composées pour duo, trio ou quatuor, les sept nouvelles du dernier Murakami enveloppent le lecteur dans une atmosphère particulière où les airs de jazz façon musique d'ascenseur sont habités par la teneur grave et profonde d'une musique de chambre. L'art de la familière étrangeté, et de l'hyper réalisme aux accents oniriques, propre à Murakami, atteint là des états de grâce.

Des Hommes sans femmes (le recueil éponyme d'Hemingway a dispersé ses graines dans l'esprit de Murakami, aux dires de ce dernier), raconte des hommes qui se retrouvent « sans le moindre avertissement, (...) les plus seuls au monde » suite à une rupture amoureuse ou à la naissance d'un amour fou non partagé. L'unique monde qui leur sera permis désormais est celui des « hommes sans femmes. Un pluriel froid et sans fin ». Confrontés à un terrible isolement, l'appel du vide est pour eux sans sursis et se traduit en tentatives singulières de survie ou de disparition programmée.

Les portraits masculins et féminins des personnages de ce recueil sont saisissants, alors que certains sont brossés avec précision et d'autres esquissés d'un pinceau à peine impressionniste. Une autre force de l'ouvrage réside dans l'écriture des dialogues, au sommet de sa maturité. Les femmes y sont chacune une Shéhérazade – titre de l'une des nouvelles – vouée à disparaître, le cadavre qui reste n'étant pas le sien mais celui de l'amoureux abandonné. Et ce sont les confidences échangées, les goûts partagés, qui manquent surtout aux hommes sans femmes. Bien plus que les étreintes des corps, c'est l'intimité symbiotique des connivences qui laisse un vide dévastateur mais porteur d'essentiel. Car sans le vécu et le souvenir de cette intimité, la vie ne serait « qu'un simple catalogue d'artifices ».

Les femmes sont des énigmes pour les hommes sans femmes, et pour les hommes tout court. Aimer est une autre énigme pour les hommes et les femmes qui ne savent ni aimer ni se laisser aimer. Ces énigmes et les tourments qu'elles génèrent offrent des portes dérobées à la mort ou à des biens précieux, selon le verrou que l'on pousse. Pour certains personnages, elles sont le sceau de liens voire d'amitiés masculines improbables. Quelquefois, elles tendent la passerelle vers la spiritualité et la communion avec l'art ou la nature. Dans une empathie digne et délicate, mais non sans l'ombre d'un effroi, Haruki Murakami se glisse dans les interstices de solitudes douloureuses, et décrit l'ascendant des émotions sur la destinée d'hommes reclus sur l'île déserte du cœur.

R. B.

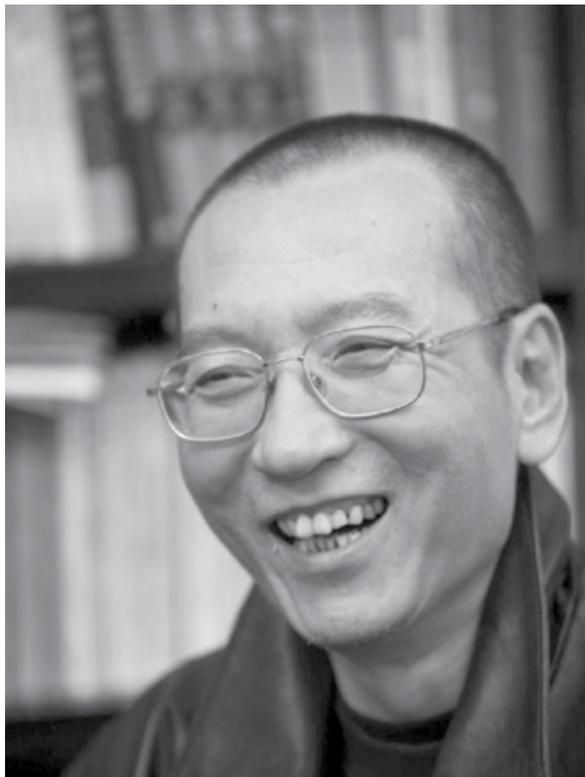
Pluie noire sur la Chine : Liu Xiaobo est mort

Poésie, images et métaphores météorologiques défient la rude censure : les internautes chinois pleurent la mort du poète, intellectuel dissident et Nobel de la paix 2010, Liu Xiaobo dont le combat fut intimement lié à l'écrasement sanglant du 4 juin sur la place Tian'anmen.

ELÉGIES DU 4 JUIN de Liu Xiaobo, traduit du chinois par Guilhem Fabre, *Bleu de Chine*/Gallimard, 2014, 112 p.

La majorité des médias officiels chinois n'a pas évoqué le décès de Liu Xiaobo. Mais de nombreux internautes ont fait preuve de créativité en hommage à celui qui ne s'est jamais laissé intimider, quel que soit le prix, et a poursuivi sa lutte. La censure a passé au peigne fin les applications et les sites populaires sur Internet afin de repérer et effacer le nom de Liu Xiaobo, ses phrases culte telle que « *Je n'ai pas d'ennemis* », les mentions et les émojis généralement utilisés en cas de deuil, les messages insérés dans des images, les textes contenant les mots pluie ou orage. Les internautes ont alors puisé dans la couverture de thèse de doctorat du poète dissident, dans ses poèmes et dans leur imagination pour dire leur tristesse.

Liu Xiaobo s'est éteint le 13 juillet dernier des suites d'un cancer du foie. Emprisonné depuis 2009, gravement malade, il n'est transféré dans un établissement de l'Université médicale de Chine que le 26 juin, alors qu'il est déjà en phase terminale. Il ne peut choisir librement son centre médical, ni quitter la Chine. Les pouvoirs officiels disent libération conditionnelle et traitement adéquat. Les fondations et associations de droits de l'homme et le



comité Nobel parlent de mort prématurée dont la responsabilité incombe à la Chine.

« *Le 4 juin en mon corps – Ce jour-là Semble de plus en plus éloigné/ mais pour moi/ C'est une aiguille restée dans mon corps/ (...) L'aiguille très sauvage par nature/ Aspire à tout transpercer/ Nourrit sa pointe de sang/ (...) Cette aiguille/ Reste dans le corps/ Pour la simple raison/ Qu'elle est en quête d'une main/ pour établir éternellement sa qualité morale/ (...) C'est d'elle tôt ou tard que je mourrai/ Comme l'hiver livre l'eau qui coule à la glace/ (...) Cette aiguille/ A pu s'habituer dans mon sommeil aux flux des pensées vagabondes aux paroles dites en rêves/ La nuit dernière réveillé en sursaut/ j'ai perçu le son cristallin qu'elle émet/ Étincelant et merveilleux/ tel un arc-en-ciel dans le corps/ (...) J'attends cette main/ Qui pourrait rapiécer*

patience et fermeté des rêves en lambeaux/ Et laisser cette aiguille me transpercer le cœur/ La tristesse de la chair et les sanglots des nerfs/ Ayant empoisonné la pensée/ Et subtilisé la poésie »

Par la poésie, il restitue une présence aux absents et une parole aux opprimés.

Liu Xiaobo est le deuxième prix Nobel de la paix à mourir en détention depuis le pacifiste allemand Carl von Ossietzky décédé en 1938. Condamné à 11 ans de prison pour incitation à la subversion du pouvoir de l'État et pour avoir co-écrit la Charte 08 en faveur d'élections libres, il n'avait pu assister en 2010 à la cérémonie du Nobel à Oslo pour y recevoir son prix. Ses obsèques expéditives et quasi secrètes se sont tenues deux jours après sa mort. Le poète a été incinéré en très petite comité et ses cendres dispersées dans la mer. Parmi les différents motifs invoqués officiellement, figure le fait que la crémation est plus

respectueuse de l'environnement que la mise en terre.

4 juin 1989, place Tian'anmen, mémorial des héros du peuple face au mausolée de Mao: les troupes de la loi martiale écrasent la foule sous l'acier des tanks. Le rassemblement pacifique de citoyens, d'intellectuels et d'étudiants grévistes de la faim, opposés au régime et militant pour une démocratisation du système politique, devient étang de sang. Liu Xiaobo survit au massacre. Traqué, menacé, emprisonné, il dédie sa vie entière à la lutte et ne cesse de cultiver la plante du souvenir. À chaque anniversaire du 4 juin, vingt ans durant, en prison ou en liberté surveillée, il écrit un poème pour contrer l'amnésie et l'omerta collectives.

« *À tes dix-sept ans – Note: sourd aux avertissements de tes parents, tu as sauté de chez toi par la lucarne des toilettes, et quand tu es tombé en brandissant ton drapeau, tu avais à peine dix-sept ans. (...) Face à ton âme disparue, il semble criminel de continuer à vivre, et plus honteux encore de te dédier un poème. (...) Je suis vivant/ Avec une mauvaise réputation dans la moyenne/ sans courage et sans qualités/ Un bouquet de fleurs fraîches ou un poème en main/ Je m'avance au-devant de ton sourire de dix-sept ans (...) »*

Dénué de tout sauf du devoir de conscience et du souvenir, Liu Xiaobo trouve refuge dans la poésie quand l'existence même de la nuit du 4 juin et de ses victimes a été reniée. Par la poésie, il restitue une présence aux absents et une parole aux opprimés. Par sa persistance à rester libre en captivité et en maladie, par son courage face à ceux qui ont voulu le briser et par son legs imaginaire à ses jeunes contemporains, Liu Xiaobo nous montre que la poésie est une résistance infaillible. N'oublions pas, ici comme ailleurs, « *les âmes errantes* » ni celles et ceux qui résistent au quotidien. Lisons le verbe dense et évocateur de Liu Xiaobo.

« (...) *Cette nuit je n'ai pas rêvé de l'aimée/ Mais d'une fourmi tremblante/ Des pointes de baïonnettes perçaient une cavernes/ Réveillant soudain la fourmi/ Peut-être ne sait-elle pas/ ce que veut dire un massacre/ Mais quand les créatures dotées d'intelligence/ Devennent peu à peu insensibles dans l'oubli/ Cette mémoire tremblante de fourmi/ Maintient l'intégrité de la Terre ».*

RITTA BADDOURA

Roman

Castro voulait lui faire un enfant

ET SOUDAIN, LA LIBERTÉ d'Évelyne Pisier et Caroline Laurent, *Les Escales*, 2017, 450 p.



Il fallait bien quatre mains pour écrire cette biographie parfois douloureuse, forcément enrobée de fiction, histoire de tenir la crudité du réel à distance. Évelyne Pisier, écrivaine, politologue, professeure des universités, épouse de Bernard Kouchner dont elle a trois enfants puis d'Olivier Duhamel avec qui elle en adopte deux autres, chiliens, n'était pas une figure banale. Née à Hanoi en 1941, elle est la fille d'un haut fonctionnaire français, chrétien par patriotisme, maurassien, vichyste, raciste, antisémite. Elle n'a que quatre ans quand l'armée japonaise envahit l'Indochine et se retrouve prisonnière avec sa mère dans un camp de concentration où elle connaît la peur, la faim, la soif et le manque d'hygiène. Sa mère est sous l'emprise de ce père autoritaire en qui elle voit un héros. La famille est ensuite mutée en Nouvelle-Calédonie où une bibliothécaire fait découvrir à la mère d'Évelyne *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. De grande bourgeoise, celle-ci devient féministe et, à son retour en France auprès de ses parents qui vivent à Nice, milite en faveur de l'avortement et de la

contraception, montre à sa fille la voie de l'engagement et l'exhorte à faire de hautes études. Toutes deux se lancent dans la révolution de mai 68, rédigent des tracts et des slogans, subissent les gaz lacrymogènes, le « panier à salade » et la violence des barricades.

Évelyne s'engage, bien qu'avec réticence, dans le mouvement communiste étudiant où milite également Bernard Kouchner. L'UEC organise un voyage à Cuba, Évelyne embarque avec le groupe qui est reçu par Fidel Castro en personne. Elle vivra avec le Lider Maximo une histoire d'amour passionnée qui durera près de quatre

ans et dont témoignent des lettres ardentes. C'est encore sa mère qui la convainc, lors d'un dernier voyage à Cuba où elle l'accompagne, de ne pas céder aux sirènes du héros qui vient de lui proposer de lui faire un enfant. De retour en France, Évelyne épouse Bernard Kouchner, héros à sa manière, qui fonde Médecins sans Frontières. Quelques années plus tard, sa mère qui, paradoxalement ne supporte pas l'idée de vieillir, se donne la mort, suivie deux ans plus tard du père d'avec qui elle a divorcé puis qu'elle a ré-épousé pour le quitter à nouveau, suivie aussi de la sœur d'Évelyne, l'actrice Marie-France Pisier, suicidée par noyade.

Mais c'est le suicide de sa mère,



suicide fondamental, qu'Évelyne veut d'abord interroger en se lançant dans cette biographie qu'elle ne peut achever, elle même rattrapée par la maladie à l'âge de 76 ans. C'est alors qu'entre dans son histoire la jeune éditrice des Escales, Caroline Laurent, avec laquelle se tisse un lien d'amitié profond. Évelyne Pisier confie à Caroline Laurent la trame du récit tel qu'elle le conçoit et des notes consistantes. L'éditrice s'engage à terminer le livre, même seule, ce qu'elle fera, la mort d'Évelyne survenant en cours de route. Les noms des protagonistes sont changés, pour établir cette distance pudique qui permet d'écrire l'intime sans l'exposer. Petit à petit, Caroline Laurent insère sa petite voix dans le récit. Pour la première fois, le travail de l'éditeur est révélé au lecteur. Un travail d'accompagnement, de partage, de coécriture. La maïeutique devient fusion, émotion, attachement. Les confidences de Caroline Laurent se font au fur et à mesure plus personnelles. Sa propre mère est mise en miroir dans le récit d'Évelyne. Le titre, *Et soudain, la liberté*, met en perspective 50 ans de lutte acharnée pour le rétablissement des droits des femmes, et à travers elles ceux des homosexuels et des peuples colonisés.

FIFI ABOU DIB

Poème d'ici

de NADIA TUÉNI



Nadia Tuéni est une poète libanaise d'expression française. Née à Baakline au Liban le 8 juillet 1935, elle décède à Beyrouth le 20 juin 1983. Fille d'un diplomate et écrivain de religion druze, et d'une mère française, elle était bilingue et se réclamait naturellement de deux cultures. Elle se destina d'abord au barreau avant d'interrompre ses études quand elle épousa, en 1954, Ghassan Tuéni, journaliste et député de Beyrouth, puis ambassadeur du Liban à l'ONU de 1977 à 1982. La vie familiale de Nadia Tuéni fut écorchée par de terribles pertes qui l'affectèrent profondément et la menèrent sur les territoires de la poésie. Son premier recueil, *Les Textes blonds*, paraît en 1963 quelques mois après le décès de sa fille à l'âge de sept ans. Plusieurs recueils de poésie seront par la suite publiés au Liban et en France. Elle reçoit le Prix de l'Académie française en 1973. Dans la délicatesse et la solidité vibrante et transparente de son écriture, Nadia Tuéni est une « *figure unique (...) au sein de l'histoire de la littérature libanaise (et) une figure de rupture puisqu'avec elle, la littérature libanaise de langue française se trouve pour la première fois en osmose avec son homologue de langue arabe* » (Ch. Majdalani).

En montagne libanaise

Se souvenir – du bruit du clair de lune, lorsque la nuit d'été se cogne à la montagne, et que traîne le vent, dans la bouche rocheuse des Monts Liban. Se souvenir – d'un village escarpé, posé comme une larme au bord d'une paupière ; on y rencontre un grenadier, et des fleurs plus sonores qu'un clavier. Se souvenir – de la vigne sous le figuier, des chênes gercés que Septembre abreuve, des fontaines et des muletiers, du soleil dissous dans les eaux du fleuve. Se souvenir – du basilic et du pommier, du sirop de mûres et des amandiers. Alors chaque fille était hirondelle, ses yeux remuaient, comme une nacelle, sur un bâton du coudrier. Se souvenir – de l'ermite et du chevrier, des sentiers qui mènent au bout du nuage, du chant de l'Islam, des châteaux croisés, et des cloches folles, du mois de juillet. Se souvenir – de chacun, de tous, du conteur, du mage, et du boulangier, des mots de la fête, de ceux des orages, de la mer qui brille comme une médaille, dans le paysage. Se souvenir – d'un souvenir d'enfant, d'un secret royaume qui avait notre âge ; nous ne savions pas lire les présages, dans ces oiseaux morts au fond de leurs cages, sur les Monts Liban.

Extrait de **LIBAN : VINGT POÈMES POUR UN AMOUR**, Dar an-Nahar, 1979.

AKHIROU EL-ARADI (LA FIN DES TERRES)
d'Antoine Douaihy, *Dar al-Mourad/Al-dâr al-'arabiyya lil 'ouloum nachiroun*, 2017, 191 p.

Le récit poétique de la mort et des séparations

On sort toujours ravi d'une œuvre d'Antoine Douaihy, ravi et élevé; c'est un monde de pudeur, de hauteur, de gentillesse, de désinvolture, de pureté, d'harmonie, de beauté, de douceur. Le mal, l'irrecevable ne sont pas ignorés, ils sont signalés et élégamment écartés. Le beau et le bien, même assiégés d'interrogations et d'incertitudes, sont conciliés. Menacées, défigurées, ignorées, la nature et la culture demeurent les points de repère du salut humain, à préserver et à affirmer. De l'écriture seule dépend la rédemption individuelle et le « *livre absolu* » est le but suprême.

Dans le plus récent de ses ouvrages, *Akhirou el-aradi*, les fidélités de Douaihy trouvent un enjeu de taille: la mort. Elles gardent face à elle leur plénitude, parviennent à l'amadouer par le dessin même du récit, l'arabesque des histoires, l'élévation humaine et poétique. On n'est pas loin quant au contenu de *La Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï, de certaines œuvres de Jünger et de Gracq quant à la forme.

The Lady Vanishes, a intitulé un de ses premiers films Alfred Hitchcock. Le point de départ ici est similaire. Pourquoi Clara qui vit avec le narrateur depuis trois ans a-t-elle disparu et ne s'est pas rendue à leur rendez-vous habituel dans un salon de thé? Elle a 22 ans et étudie l'histoire de l'art, il en a 30 et se spécialise en musique médiévale et comparée. Elle est française, n'a qu'une amie, vit loin de ses parents. Il vient du rivage oriental de la Méditerranée. Pourquoi, comment, où a-t-elle disparu? L'enquête est une triple quête des raisons, des trajets, des territoires. Elle est prétexte à voyages, méditations, observations, souvenirs, rêves... L'aller-retour hebdomadaire du narrateur en train de « *la cité de la Seine* » à « *La Fin-des-Terres* », Souillac-sur-Mer (Médoc), villégiature où Clara a passé une partie de son enfance et dont elle disait qu'on l'y retrouverait si on la perdait un jour, est toujours vain mais constitue le vecteur majeur du récit.

En frayant le chemin de l'intérieur, des propos échangés, des souvenirs fragmentaires, la recherche se laisse envahir par la mort, ses « *révélés* », ses « *choses* ». Non la mort de soi comme totalité, mais celle de l'autre devant soi, « *scandaluse* », « *terrible* », « *étrange* »: « *Comment celui qui voit l'instant de la mort peut-il rester lui-même?* » La mort saisie non dans ses dimensions métaphysique, religieuse, ou sa vérité essentielle, mais dans sa manifestation sensible, sa visibilité physique, son leurre. Nous sommes aux environs d'une phénoménologie poétique prospectant les divers modes d'apparaître d'un fait « *irrationnel, non naturel* » et surtout « *irréel* », car le disparu n'interrompt pas sa présence dans ce monde, mais la continue d'une manière autre.

Le narrateur, tout autant pénétré de « *l'esprit de la terre* » que de « *l'élixir de l'éternité* » reste central tout au long du livre avec ses méditations, ses hypothèses, ses illuminations (« *al-lahazat al-mouda'a* »)... Sa psychologie ne serait pas loin de la parapsychologie n'eût été les affinités, les liens « *invisibles* » présumés entre le poétique et le réel. Mais pour pénétrer le mystère de Clara ou le secret qui la porte, de multiples histoires viennent s'incruster dans le récit. Elles développent ce que Jean-Yves Tadié dans son *Le Récit poétique* (1978) appelle « *un système d'échos, de reprises, de contrastes* » de l'intrigue centrale: le scandale de la mort et la survie intramondaine. Ces histoires, cousues à la trame prééminente, venues de régions et de moments divers dans la vie des personnages, nouent le narratif au poétique et au réflexif, multiplient la mort et ses théâtres, attachent le lecteur et rendent captive sa lecture.

La mort ne semble elle-même que la manifestation particulière d'un effet plus vaste, la séparation: séparation de la patrie, de la mère, d'une nature originelle défigurée, trahison amoureuse conduisant à une mort ou née d'elle, repli des



La Séparation d'Edvard Munch, huile sur toile, 96 x 127 cm, 1896

individus sur eux-mêmes suite à la décadence fatale de l'Occident, refus de se séparer de sa figure et de la voir enfermée dans un portrait, abandon collectif d'un legs culturel à portée de quelques pas et sis parmi les ilots de la vie active... Le temps lui-même est questionné, scindé en temps intérieur et extérieur, déplié dans ses secrets et surprises.

Dans le récit poétique auquel appartient de plain-pied cette *riwaya*, il est de coutume que le narrateur dévore ses personnages. On accorde donc à Antoine Douaihy de découper dans l'univers son aire propre, de la fonder essentiellement dans la culture historique et naturelle, de donner

ses propres appellations à des lieux renommés. Je reste seulement gêné par deux choses: l'auteur qualifie

de l'offrir, laissant au lecteur la liberté d'apprécier et de juger; le côté *Prophète* de Gibran que revêt le

Ces histoires multiplient la mort et ses théâtres, attachent le lecteur et rendent captive sa lecture.



Antoine Douaihy D.R.

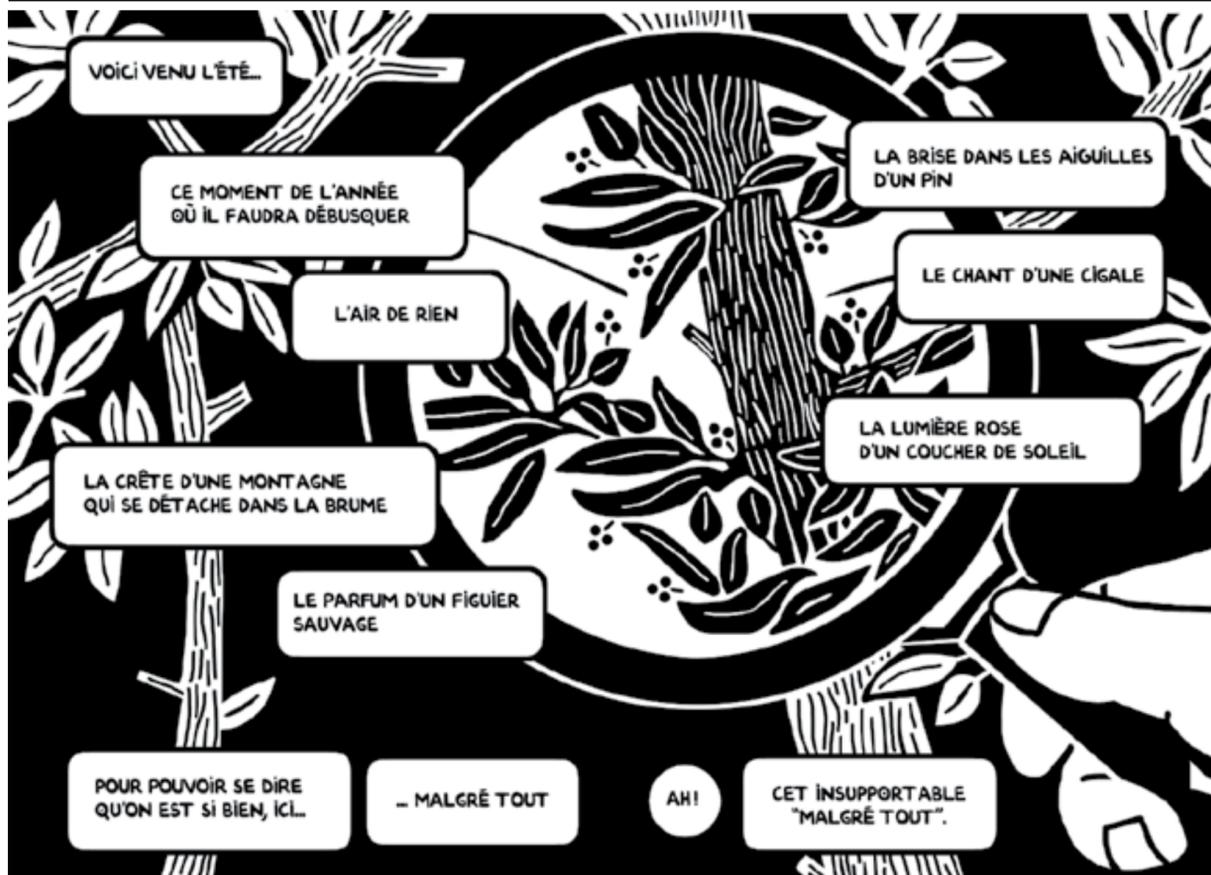
trop son monde intérieur (« *riche* », « *profond* »...) alors que souvent il le déroule et aurait dû se contenter

narrateur avec ses interlocuteurs qui ne font souvent que l'écouter d'une oreille docile et pieuse.

Nous trouvons dans *La Fin des terres* un monde de rêves (au moins quatre, développés et brutaux) inhabituel pour l'auteur. Il mérite par sa profusion un examen attentif qui ne peut trouver ici sa place. Restons sur ces deux figures de la séparation et de l'extrême présence que sont *La Pietà* vaticane de Michel-Ange et *L'Extase de Sainte Thérèse* du Bernin. « *Laquelle des deux as-tu le plus aimé à Rome?* », demande un homme étrange au narrateur. À nous peut-être non d'attendre la réponse, mais de l'élaborer.

FARÈS SASSINE

Zeina Abirached



Questionnaire de Proust à Ceridwen Dovey



Née en 1980 en Afrique du Sud, Ceridwen Dovey est diplômée de Harvard en anthropologie et en cinéma documentaire. Elle vit aujourd'hui à Sydney. Son premier roman, *Les Liens du sang*, paru en français aux éditions Héloïse d'Ormesson en 2008, a été en lice pour le prix Femina étranger et a remporté le plus prestigieux prix littéraire d'Afrique du Sud, le Sunday Times Fiction. Les ouvrages de Dovey donnent la parole aux témoins silencieux des événements tragiques de l'Histoire, qu'ils soient animaux ou humains, laissant voir à travers leur regard, vanité, cruauté et absurdité de l'humanité.

Quel est votre principal trait de caractère?
Incessamment curieuse.

Votre qualité préférée chez un homme?
Mettre sa famille au-dessus de tout.

Votre qualité préférée chez une femme?
Avoir un humour auto-déconçant.

Qu'appréciez-vous le plus chez vos amis?
Leur capacité de partager en toute vérité leur expérience, quelles que soient les épreuves qu'ils traversent.

Votre principal défaut?
Je cherche trop la solitude.

Votre occupation préférée?
Passer du temps avec ma famille.

Votre rêve de bonheur?
Trouver l'équilibre entre le temps donné à mes pensées, celui dédié à écrire et celui consacré aux autres.

Quel serait votre plus grand malheur?
Je n'ai pas de réponse.

Ce que vous voudriez être?
Être plus honnête au sujet de ma bizarrerie.

Le pays où vous désireriez vivre?
Là où je vis actuellement, l'Australie.

Votre couleur préférée?
Le corail.

La fleur que vous aimez?
Les fleurs roses de *Corymbia Ficifolia australien*.

Vos auteurs favoris en prose?
Margaret Atwood, Carol Shields et Alice Munro – la trilogie canadienne.

Vos poètes préférés?
La poète australienne Gwen Harwood.

Vos peintres favoris?
Seurat et Turner.

Vos héros dans la vie réelle?
Mon père et mon mari, pour les pères formidables qu'ils sont.

Vos héroïnes dans la vie réelle?
Ma mère, pour m'avoir placée au centre de sa vie.

Ce que vous détestez par-dessus tout?
Les nouvelles et les actualités des médias 24h sur 24, qui nous rendent anxieux et fous.

L'état présent de votre esprit?
Eparpillée mais heureuse.

Comment aimeriez-vous mourir?
Je ne sais pas.

Votre devise?
La famille avant tout.

Dominique Charpin est une sommité dans ce qu'on appelait autrefois « l'assyriologie ». Il publie aujourd'hui *La Vie méconnue des temples mésopotamiens*. Cet homme de terrain, archéologue épigraphiste, a beaucoup œuvré sur les sites en Syrie et en Irak. Depuis 2015, il a repris les fouilles de la ville d'Ur. Il en revient. L'occasion de l'interroger sur l'état actuel du patrimoine antique au Moyen-Orient.

Titulaire depuis 2014 de la chaire de Civilisation mésopotamienne au Collège de France, une discipline qu'on appelait autrefois, à partir du XIX^e siècle et de la naissance de l'archéologie, « l'assyriologie », Dominique Charpin, né en 1954, est une sommité dans son domaine. Il publie aujourd'hui *La Vie méconnue des temples mésopotamiens*, fruit de sa première année d'enseignement dans le prestigieux établissement, qu'il a retravaillé à destination du grand public. Mais c'est aussi un homme de terrain, archéologue épigraphiste qui a beaucoup œuvré sur le site de Mari, en Syrie, ou sur celui de Larsa, dans le sud de l'Irak. Depuis 2015, il travaille avec la mission américaine qui a repris les fouilles de la ville d'Ur. Et, justement, il rentre d'Irak. Une occasion pour nous de l'interroger, outre ses propres travaux, sur l'état exact du patrimoine archéologique antique dans un Moyen-Orient ravagé par la guerre.

De quelles informations disposez-vous sur l'état des sites antiques en Syrie et en Irak, deux pays en guerre livrés aux pillages ?

Des photos satellites montrent la progression du pillage à Mari. Depuis les fouilles d'André Parrot, toutes les archives, tous les objets, notamment les fameuses tablettes

d'écriture cunéiforme ont été conservés au musée de Deir ez-Zor. On nous a dit qu'ils avaient été mis à l'abri par la Direction générale des antiquités et musées de Syrie, ce que l'on espère. Mais où ? Mystère. Heureusement, nous disposons de photos des tablettes, qu'on a numérisées et mises en ligne. À défaut de l'objet lui-même, c'est un témoignage. Les destructions par Daech ont une valeur symbolique, il s'agit pour les barbares de couper leurs propres racines. À Palmyre, on pourra sûrement faire du remontage, car les murs des édifices sont en pierre. À Nimrud, ce sera plus difficile : des bulldozers se sont attaqués à des murs de brique crue ! Il vient de se créer, sous l'égide de l'UNESCO et à l'initiative de l'Institut du monde arabe, un fonds censé servir à la reconstruction, le moment venu. Nous n'en sommes hélas pas encore là, et le chantier sera immense. Quant au pillage des sites archéologiques de la région, il était déjà terrible dès le début du XX^e siècle. Lorsqu'il est arrivé sur place, André Parrot s'est exclamé : « C'est Verdun ! » Puis, plus près de nous, les pillards ont profité de la première guerre du Golfe. Le pillage s'est intensifié. Des sites ont beaucoup souffert, comme Isin. Aujourd'hui, des tablettes volées commencent à apparaître sur le marché international. Heureusement, des sites de première importance n'ont pas été touchés, comme Uruk, où les

Dominique Charpin, entre deux fleuves



Bas-relief représentant probablement la déesse mésopotamienne de la sexualité et de la guerre Istar, soit sa sœur et rivale, la déesse Ereshkigal, qui régnait sur le monde souterrain. Ce bas-relief, actuellement au British Museum de Londres, a été volé dans un temple et date de la période babylonienne ancienne (1800-1750 av. J.-C.).

archéologues allemands ont négocié un accord avec la tribu locale pour qu'elle protège les fouilles. À Ur, où il y a une base militaire à proximité, les fouilles ont repris en 2015, menées par une collègue de Stonybrooke (New York). Je viens de fouiller dans trois maisons, où j'ai trouvé des tablettes. Cela m'a permis d'identifier un personnage, l'intendant du temple de Ningal, la déesse épouse du dieu-lune. La

prochaine campagne reprendra à l'automne 2018.

La religion mésopotamienne, avec ses temples, c'est l'une de vos spécialités, et l'objet de l'enseignement de votre première année au Collège de France.

C'est un domaine passionnant, et une bonne porte d'entrée sur la société mésopotamienne du II^e

millénaire avant notre ère. Je souhaite montrer que les temples de cette religion polythéiste, aussi riche et complexe que l'hindouisme, étaient intégrés à la vie publique, et exerçaient des fonctions (comme hôpital, tribunal, bibliothèque, taverne ou même lupanar...) sacrées à l'époque et aujourd'hui sécularisées. C'est un peu comparable aux monastères médiévaux, qui servaient par exemple d'auberge ou de dispensaire.

Vous racontez cette histoire très ancienne de façon très vivante, très moderne, comme dans le chapitre sur la déesse Istar et la prostitution.

Istar était la déesse de l'amour physique qui décide de l'identité sexuelle des êtres. Elle-même pouvait en changer, homme ou femme, selon sa volonté. Les temples étaient en quelque sorte des refuges pour marginaux. Toute prostitution était sacrée. Istar était la prostituée par excellence et la « sainte patronne » des prostituées.

Est-ce qu'on sait « tout » de cette civilisation mésopotamienne ?

Non, même si on progresse, des mystères demeurent. Par exemple, existait-il des harems ou pas ? À quoi servaient les ziggourats, ces « clochers » rectangulaires à côté des temples ? Il semblerait, selon une interprétation récente assez convaincante, qu'elles étaient le moyen pour les dieux de descendre sur terre, pas pour les hommes d'atteindre les dieux. J'ai choisi ce domaine de l'archéologie pour découvrir des choses, étudier la différence entre les hommes de l'époque et nous-mêmes. Essayer de comprendre, tout en sachant qu'on ne peut pas se mettre dans leur tête.

Propos recueillis par
JEAN-CLAUDE PERRIER

LA VIE MÉCONNUE DES TEMPLES MÉSOPOTAMIENS de Dominique Charpin, Collège de France/Les Belles Lettres, 2017, 260 p.

Juger Bachar

Spécialistes du Proche-Orient, Jean-Marie Quémener et Frédéric Pichon plaident le pour et le contre.



D.R.
BACHAR AL-ASSAD EN LETTRES DE SANG de Jean-Marie Quémener, Plon, 2017, 211 p.

SYRIE, UNE GUERRE POUR RIEN de Frédéric Pichon, éditions du Cerf, 2017, 190 p.

Deux ouvrages et deux plumes radicalement différentes. Le journaliste Quémener se distingue par son style fleuri et imagé, jusque dans le choix de ses titres : « Hadès et Perséphone », « La première dame de l'Enfer »... Chercheur et enseignant, Pichon adopte un style plus sec. Son livre présente le côté ardu d'un cours de géopolitique qui ne néglige aucun paramètre.

Le rôle de la Russie y est largement détaillé : ses intérêts, sa stratégie économique, militaire et politique pour soutenir Bachar. De même, le rôle de l'Iran chiite d'une part et, d'autre part, celui de l'Arabie saoudite, de la Turquie et du Qatar sunnites qui prônent le salafisme. À noter que la France s'est rapprochée de ces trois pays ; le « business first » étant devenu le maître mot d'une « diplomatie aux abois ». À noter également que la France laïque a démontré son incapacité à « penser l'Islam ». Il reste le sort des chrétiens d'Orient, notamment de Syrie, perçus par

l'Occident comme des « victimes encombrantes ».

Quémener préfère privilégier la petite histoire qui éclaire la grande. Il relate l'enfance d'un gamin « bon en maths et moyen ailleurs », la formation d'un « apprenti dictateur », la relation d'un couple. Comme l'auraient fait Stefan Zweig ou Emil Ludwig, il analyse son sujet : « Le puîné des Assad, un grand dadais aux épaules en dedans, cheveu sur la langue et menton fuyant, fut d'abord l'incarnation de la timidité malade, un asocial tranquille et assumé. Un discret. La petite chose fragile de sa famille. » Cet homme aux « complexes intimes profonds » a tenté de « tuer le père » une première fois en écartant ceux qui restaient de ses proches et en les remplaçant par les siens. Et il a voulu le tuer une seconde fois en se montrant « encore plus violent et barbare que lui ».

Si l'approche de Quémener relève de l'analyse psychologique, celle de Pichon est plus classique : l'approche de l'historien qui étudie le passé pour éclairer l'avenir.

D'emblée, Quémener précise au sujet de son livre : « Il est partial, j'en conviens. » Bien qu'ayant voulu brosser « un portrait le plus

juste possible de Bachar al-Assad, nourri des propos des opposants mais aussi de ses amis, de sa famille, du premier cercle », il avoue au terme de son enquête : « J'ai cherché à comprendre Bachar et sa chute aux abîmes. Je ne lui ai pas trouvé d'excuses. »

Dans un chapitre intitulé « Bachar le chimique », Quémener souligne que « la France a pu confirmer en plusieurs occasions l'emploi de chlore et de sarin » et se penche sur le rôle du petit frère de Bachar, Maher, « la main sur les leviers de commande » : la 155^e brigade d'artillerie qui a lancé les bombes au sarin « était placée sous la direction de la division blindée de Maber ». Dans un autre chapitre intitulé « Preuves à charge », Quémener révèle que les institutions internationales et les associations des droits de l'homme « empilent les preuves » en vue d'un éventuel procès pour crimes contre l'humanité et crimes de guerre ; et ce grâce au transfert clandestin de « tonnes » de documents reliant « la torture et l'assassinat de dizaines de milliers de Syriens à un ensemble de directives approuvées par le président Bachar al-Assad, coordonnées par ses agences de renseignement et de sécurité intérieure ».

Quémener accuse ! Il endosse le costume de procureur. C'est un procès – hélas – imaginaire dans lequel Pichon assure la défense et dénonce le fait que la notion de « régime syrien » soit souvent substituée à celle d'« État syrien » dans les discours occidentaux : « Les hommes politiques et les journalistes qui ont pris l'habitude d'utiliser ce terme ont-ils conscience de participer de fait à une entreprise de délégitimation qui passe aussi souvent par la négation même de celui qui l'incarne, le président syrien qualifié de « boucher » voire même de « monstre » ? »

Et Pichon va encore plus loin dans sa défense de la Russie dont la stratégie militaire fut plus que discutable : « Moscou ne frappait pas prioritairement l'État islamique mais ces zones où s'entremêlaient, dans la plus grande confusion politique, les groupes se réclamant de l'armée syrienne libre coordonnés avec al-Nosra, véritable fer de lance de la rébellion. »

Quant aux attaques à l'arme chimique, Pichon ne les mentionne même pas ! Et c'est bien ce silence coupable qui surprend le plus. Un silence d'autant plus coupable que Pichon, lui, n'assume pas sa partialité.

Il n'y a guère qu'un point où ces deux auteurs se rejoignent. Daech n'est qu'un « tigre de papier » : prétendre que la Syrie se trouve devant un choix « binaire » (Bachar al-Assad d'un côté et l'État islamique de l'autre) est « historiquement et factuellement faux ».

LAMIA EL-SAAD

En librairie

« C'est en enseignant le théâtre que j'ai pris conscience à quel point ce que nous apprenons aux étudiants est lacunaire, voire faux : nous leur imposons une vision du théâtre qui n'est pas la leur, qui ne correspond pas à leur propre culture. »

Publicité

ROGER ASSAF



www.lorientdeslivres.com

À lire

Les livres de la rentrée
Parmi les livres dont on parle déjà pour les prix littéraires de la rentrée, outre le roman de Charif Majdalani (*voir en page Une*), *Frappe-toi le cœur* d'Amélie Nothomb (Albin Michel), *Ils vont tuer Robert Kennedy* de Marc Dugain (Gallimard), *Mercy, Mary, Patty* de Lola Lafon (Actes Sud), *Notre vie dans les forêts* de Marie Darrieussecq (P.O.L.), *Souvenirs de la marée basse* de Chantal Thomas (Seuil), *Une Chance folle* d'Anne Godard (Minuit), *La Chambre des époux* d'Éric Reinhardt (Gallimard), *Taba-Tabà* de Patrick Deville (Le Seuil), *La Petite Danseuse de quatorze ans* de Camille Laurens (Stock), *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter (Flammarion), *La Serpe* de Philippe Jaenada (Julliard) et *Sucre noir* de Miguel Bonnefoy (Rivages).

La poésie d'Adonis

La fameuse collection « Poésie » chez Gallimard accueillera le 5 octobre prochain un nouveau recueil poétique d'Adonis, intitulé *Lexique amoureux*.



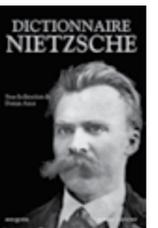
D.R.

Le Centre du patrimoine libanais

Le Centre du patrimoine libanais au sein de la LAU vient de publier deux œuvres intéressantes, préfacées par Henri Zoghhaib : *Les Semeurs de joie*, qui réunit des études sur les différents genres d'oralité en Orient et en Occident, et une réédition de l'*Annuaire des premiers émigrés libanais en Amérique au début du XX^e siècle*, classés par professions et par zones géographiques.

Dictionnaire Nietzsche

La collection « Bouquins » chez Laffont vient d'accueillir un *Dictionnaire Nietzsche* de plus de mille pages, dirigé par Dorian Astor, qui expose de A à Z la pensée et l'œuvre du philosophe allemand.



Dans la Pléiade

La collection « La Pléiade » chez Gallimard annonce la parution en octobre du 3^e volume de la *Correspondance de Balzac*, un coffret en deux volumes réunissant les *Œuvres romanesques, essais et mémoires* de Marguerite Yourcenar, les *Romans et nouvelles* de Philip Roth, *Michel Strogoff et autres romans* de Jules Verne et *Au cœur des ténèbres et autres écrits* de Joseph Conrad.



D.R.

À voir

Jalouse

Le second film du romancier David Foerkinos, *Jalouse*, sortira sur les grands écrans en novembre prochain avec, à l'affiche, Karine Viard, Anne Dorval et Anaïs Demoustier.

My Cousin Rachel

Adapté d'un classique de Daphné du Maurier, *My Cousin Rachel* de Roger Michell est sorti en salles le 26 juillet. Ce film au suspense soutenu raconte l'histoire d'un gentilhomme (interprété par Sam Claflin) qui tombe amoureux de la veuve de son cousin, Rachel (admirablement interprétée par Rachel Weisz), qu'il soupçonne d'être responsable de la mort de celui-ci.



Lorsqu'elle était enfant, en Tunisie, dans les années 1950, Colette Fellous était fascinée par l'émerveillement des clients qui fréquentaient le magasin de matériel agricole de son père. « Il y avait des dizaines de caisses et de cartons dans lesquels papa entreposait des pièces détachées, des petites, des grosses pièces, et j'étais littéralement emportée par leur enthousiasme lorsqu'ils trouvaient l'éclou, la petite vis qui permettrait de faire fonctionner un moteur. » C'est ce souvenir qui permet à l'auteure de comprendre comment est écrite une vie... Faite de pièces détachées, de morceaux épars, de souvenirs, que seule une existence singulière est capable d'assembler, de recomposer. De longues années plus tard, dans la nuit qui a suivi l'attentat de la plage de Sousse, une femme traumatisée par les événements et par la mort concomitante de son ami l'écrivain Alain Nadaud, décide de recomposer sa vie, avant de prendre une terrible décision et de partir, de quitter la Tunisie dans laquelle elle passe une grande partie de sa vie, de tourner le dos à ce qu'elle refuse: la violence, le terrorisme, la mort. Elle prend sa plume et décide de se raconter. C'est une longue quête que restitue Colette Fellous. Un livre qui s'inscrit dans une série déjà entamée avec *Avenue de France* et *Plein été* et qui, en interrogeant l'intime, devient universel. Cette quête de soi passe par l'histoire, la géographie, le sucre, le miel et la terreur. L'écriture poétique de Colette Fellous, l'alternance entre passé et présent, la France et la Tunisie, le réel et le rêve, donnent une puissance magnétique à ce livre qui est une traversée de vie, une reconstitution de l'Être, un long poème, une ode à l'amour de la vie...

Sur la couverture de votre livre, *Pièces détachées*, rien n'est écrit sous le titre, ni roman, ni essai, ni récit. Si votre éditeur l'exigeait, qu'écririez-vous ?

Pour *Plein été*, j'avais mis roman. En vérité, pour celui-là je préfère ne rien mettre. C'est une

Colette Fellous, une vie faite de pièces détachées

histoire qui mêle l'autobiographie et la construction romanesque. Je me promène dans le temps, je construis une forme. Ce n'est pas un roman car tout est vrai. J'ai pris toutes les libertés du roman avec l'exactitude du récit. Je suis fascinée par ce qui fait de nous des êtres humains, par la relation qui nous échappe entre le passé et le présent. Tous ces échos, toutes ces résonances qu'il faut capter pour comprendre. Il n'y a pas de maîtrise dans cette histoire, je jette ces éléments, ensuite, je construis le récit de façon rigoureuse.

Lors de la parution de votre avant dernier livre, *La préparation de la vie*, vous avez dit qu'un livre commence dans la confusion et va vers la lumière. On a toujours cette impression avec *Pièces détachées*. Les attentats, la mort en mer de votre ami Alain Nadaud, font de la Méditerranée, la « mare nostrum », un tombeau dont vous voulez vous extirper.

Je commence toujours un livre dans un état de confusion. Je voulais partir, quitter cet endroit que j'aimais le plus au monde et je souhaitais avant tout faire le parcours qui m'amènerait à le quitter. Pour cela il me fallait rassembler toutes les émotions, rejoindre la douleur des morts, de mon ami Alain Nadaud, des victimes des attentats, de mon père... Toutes ces disparitions, j'ai voulu les rejouer dans mon corps. J'ai inventé ce départ pour faire le tour de mes sentiments. Pour moi la mer est ce qu'il y a de plus beau, qui provoque des bonheurs sensuels. Jamais je n'aurais pu imaginer que cette mer pouvait devenir sang, porteuse de mort. Le terrorisme est sorti de l'eau comme la colère de Poséidon.

L'intranquillité c'est « être humain » dites-vous. Cet état vous permet-il d'écrire ?



D.R.

Pour écrire je retourne toujours à cet état d'inquiétude que j'ai vécu, enfant. Aux alentours de l'âge de 8 ans je crois. C'est un âge où l'on comprend bien des choses, mais l'on ne peut agir sur rien. Tout mon réservoir de compréhension du monde vient de là. On comprend tout et le trouble vient de notre incapacité à faire, à

« Comment partir alors ? Ne pas revenir ? Refuser cet espoir ? Il faut lutter, continuer à être là pour écrire et dire. »

dans cette langue. On digresse, on part sur autre chose, mais l'on ne perd jamais le fil. Cette langue me porte. J'ai écrit ce livre en écoutant passionnément les chansons de Fairouz et notamment *Je t'ai aimé l'été*. La langue arabe est un rideau qui s'ouvre sur un paysage. J'aime cette image et j'écris comme cela, je tiens le fil et je m'évade. Dans certains chapitres je porte mon père dans mes bras quand il était enfant. Ce livre est un berceau, une maison dans laquelle j'invite tous ceux qui ont vécu avant moi, qui m'ont précédée pour arriver jusqu'à aujourd'hui.

Vous êtes dure aussi avec ce pays dans lequel les religions, juive et musulmane, se sont côtoyées. Vous écrivez que c'était un pays dans lequel on tolérait, tout était déjà écrit pour anticiper une séparation.

Je l'ai toujours saisi, toujours su, jamais formulé comme aujourd'hui. On faisait semblant. Tout allait bien. Il n'y avait rien de grave mais le conflit était souterrain. Aujourd'hui je revois le film de mon enfance avec de nouveaux éclairages. Il y avait toujours des envies empêchées par l'histoire qui était toujours plus grande que nous. Moi je ne voulais retenir que les belles choses.

Ce constat peut aussi se concentrer sur vos parents dont on comprend qu'ils se toléraient plus qu'ils ne s'aimaient.

Mes parents étaient tolérants, ils semblaient toujours en quête de joie et ce n'était pas facile avec une mère dépressive. C'est leur tolérance, celle qu'ils m'ont inculquée, qui m'a sauvée.

On ne peut pas lire *Pièces détachées* sans penser à votre maître Roland Barthes qui revendiquait la douceur, les mots, le verbe, les

odeurs, toutes les petites choses du quotidien qu'il faut sublimer.

C'est vrai. Roland Barthes a toujours mené ce combat. Dans ma formation, il a remplacé mes parents et m'a apporté protection et sensualité. Barthes avait ce pouvoir fabuleux de décrypter le monde avec des mots. C'est tout cela qui fait ce livre. Si la petite pièce n'est pas là, plus rien ne fonctionne. J'ai rassemblé toutes ces petites pièces qui me sont constitutives et cette nuit-là j'ai réussi à faire fonctionner cette machine d'amour mais j'ai cherché, cherché, écrit... J'ai invoqué ma vie, l'autre vie en Normandie où j'ai rencontré tous ces villageois qui n'avaient jamais bougé, des gens qui m'ont ramenée à ma réalité de nomade et qui m'ont rappelé aussi que je devais le demeurer.

« On y revient toujours », écrivez-vous à la fin de ce livre. On ne dit pas adieu comme au commencement. Le chaos, la confusion sont-ils dissipés par la magie de l'écriture ?

Pour revenir il fallait certainement écrire cette séparation. Écrire ou construire des romans me semble être la seule façon d'affronter le réel, de le reconstruire par la forme romanesque. Cela permet de supporter l'acceptation. Seul un livre peut donner la force de continuer. Mon ami Alain l'a dit au moment de mourir, « on continue ». Écrire, c'est pouvoir relire le monde et offrir en partage une expérience. C'est dire pour supporter le monde, et vivre avec lui. Comment quitter la Tunisie ? Ne plus y revenir ? J'ai rencontré ici des gens qui savaient me demander pardon, qui s'excusaient pour le massacre de Sousse... Une société civile est là, qui dit non à l'extrémisme. J'ai confiance en eux. Comment partir alors ? Ne pas revenir ? Refuser cet espoir ? Il faut lutter, continuer à être là pour écrire et dire.

Propos recueillis par LAURENT BORDERIE

PIÈCES DÉTACHÉES de Colette Fellous, Gallimard, 2017, 176 p.

Lolita versus Dolorès

LA NOUVELLE DOLORÈS de Richard Millet, *Leo Scheer*, 2017, 211 p. À paraître le 4 septembre 2017



Pascal Bugeaud revient. Après avoir relaté son enfance limousine dans *Ma Vie parmi les ombres* (2003), il s'est engagé, à 22 ans, dans la guerre libanaise pour devenir adulte et donc écrivain (*La Confession négative*, 2009); ce qu'il est devenu dans *La Fiancée libanaise* (2011). Il passe furtivement dans les vies de Sébastien et Rebecca dans *Une Artiste du sexe* (2013) et on voit son ombre dans *Province* (2015), pour être, finalement, un écrivain aux portes de la soixantaine qui a vécu, tout comme Richard Millet, la maladie et l'exil littéraire, la solitude, l'amour impossible et la mort, comme on le voit dans *La Nouvelle Dolorès* (2017), beau et troublant roman de la rentrée littéraire, qui paraîtra bientôt aux éditions Leo Scheer.

Double romanesque de Millet, Bugeaud, jamais séducteur mais souvent séduit par les femmes, est tombé amoureux de la célèbre cantatrice russe Nadejda Kononenko, qui a vingt ans de moins que lui. Ils se sont rencontrés lors d'un récit au château d'Orliac, dans le haut limousin, où le narrateur n'a pas le privilège d'accompagner la chanteuse au piano mais juste de lui « tourn(er) les pages » des partitions. La rencontre a lieu dans l'intimité orangeuse de l'été limousin, et évolue lors d'une nuit d'amour dans la chambre de la chanteuse, qui finira « peu avant l'aube ».

Après cette première nuit, Bugeaud souffre de l'éloignement de Nadejda qui n'accepte de le revoir que très rarement. Il guettera, par la suite, le moindre signe de son amante, incarnation du fantasme ultime de la « Sainte Russie »: sa voix, c'est

le monde des opéras de Tchaïkovski et des symphonies de Rachmaninov, ses yeux reflètent le gris bleu du lac Baïkal, son rire est celui des héroïnes de Tchékhov et de Tourgueniev. Il aime la voix et désire la femme aussi bien en français qu'en russe: il voudrait l'écouter dans les compositions de Poulenc et de Ravel, l'aimer plus profondément que le lac de Siom au bord duquel il est né, et la voir en héroïne de Nerval ou de Flaubert autant qu'en Tatiana ou en Anna Karénine.

Vladimir Nabokov, qui n'a jamais été pour Bugeaud – pour Millet non plus – un auteur de prédilection à l'instar de Gogol, Dostoïevski et Soljenitsyne, est significativement dénié dans *La Nouvelle Dolorès*. La Lolita millettienne, Dolorès, est la fille américaine de Nadejda et d'un ténor récemment décédé aux États-Unis. À 16 ans, elle est au comble de sa crise d'adolescence typique du XXI^e (piercings, nonchalance, irresponsabilité, déception, pessimisme, refus, drogue et inculture); et elle est venue s'installer à Paris pour vivre avec sa mère. Le triangle Nadejda-Pascal-Dolorès ressemble, malgré tout, à celui de Charlotte-Humbert-Lolita (dont le nom véritable est Dolorès) de Nabokov. Nadejda demande à Pascal de donner à sa fille des cours de conversation en français tout en contrôlant, de loin, mais jalousement, leurs séances. Mais Pascal n'est pas Humbert, ni Nadejda Charlotte. Le narrateur est toujours amoureux de la mère mais celle-ci s'éloigne de plus en plus. Dolorès, semblable à Lolita, s'approche de Pascal et voit en lui un père possible bien qu'elle exhibe devant lui, volontairement ou non, son corps troublant d'adolescente. Pascal, qui vit un amour difficile, assiste tardivement à la complicité de la mère et de la fille unies contre un homme qui n'arrive pas à trouver sa place amoureuse.



D.R.

L'apparition de l'éditrice, au neuvième chapitre, demandant à Bugeaud de continuer cette histoire « inachevée » nous ramène à la réalité d'une nouvelle commandée à Richard Millet pour un recueil intitulé *Lolita, variations sur un thème* (paru aux éditions Louison) où il est question de « convertir la devise littéraire russe », en ré-« interprétant un classique » littéraire. Richard Millet qui a largement dépassé le cap de la nouvelle finit par se confondre avec Pascal Bugeaud. Les séparer, en tout cas, c'est comme séparer deux pigments qui s'étalent sur une même palette: dès qu'on veut les distinguer l'un de l'autre, ils se dissolvent irrévocablement pour devenir le mystérieux personnage Bugeaud qui crée les œuvres millettienne et qui se crée en elles. Bugeaud finit donc par rompre avec ces femmes. Deux ans plus tard, il retrouve Nadejda mariée, avec un petit garçon dans les bras, et, un peu plus tard, on le voit dans la chambre de Dolorès qu'il laisse endormie: rien ne s'est passé entre eux; il lui laisse un mot près de son lit pour lui dire qu'il l'aime, mais paternellement. Dolorès serait ainsi une anti-Lolita comme Nadejda une anti-Charlotte, et donc de parfaits et purs personnages de Richard Millet.

RACHEL LTAÏF

Romans

Ian McEwan : un polar shakespearien

DANS UNE COQUE DE NOIX d'Ian McEwan, traduit de l'anglais par France Camus-Pichon, Gallimard, 2017, 212 p.



© Nadav Kander / Télérama

Ian McEwan cite William Shakespeare une seule fois, dans la bouche du père de son narrateur, John Cairncross, poète et éditeur de poésie, dans une tirade de Richard II sur l'Angleterre « ceinturée par la mer triomphante » mais imprenable et qui ne recoupe en rien la trame de son dernier roman, *Dans une coque de noix*. Pourtant le célèbre dramaturge est très présent dans cette histoire de couple désuni du XXI^e siècle dans le huis clos londonien d'un appartement où on fait l'amour, et si fréquemment, au milieu des débris, du linge sale et des reliefs de repas.

D'abord et surtout par la perverse idée de complot fomenté dans les moindres détails entre la femme, Trudy en Gertrude écornée, et le propre frère de son mari, Claude, alias l'infâme Claudius. Nous voilà donc ou presque dans le royaume du Danemark. Cependant, l'enjeu, à défaut de trône ou de soif de pouvoir, n'est qu'un héritage foncier, un appartement dont le prix tourne autour d'un million de livres sterling. L'avidité est attisée par une improbable jalousie et le crime suscite des pulsions sexuelles entre les méchants protagonistes.

Tout cela aurait pu tourner au fait divers dans le chapitre de la cruauté, habituelle dans les romans de McEwan si ce n'était la présence d'un simple détail narratif. C'est que toute cette histoire est menée cœur battant par l'enfant à partir d'un prénôme d'observatoire, le ventre de sa pernicieuse mère qu'il ne peut pourtant s'empêcher d'aimer (sic). Rien de mieux pour définir cette « instance narrative » que la description introductive que le locataire de

l'utérus maternel fait de lui-même: « Me voici donc, la tête en bas dans une femme. Les bras patiemment croisés, attendant, attendant et me demandant à l'intérieur de qui je suis, dans quoi je suis embarqué (...). »

C'est pourtant le lecteur qui dérive dans cette progressive découverte de l'extérieur à partir de cette chambre noire où les états d'âme de la mère sont reconnaissables à son rythme cardiaque ou aux rasades de vin blanc qui semblent inonder

« Me voici donc, la tête en bas dans une femme. Les bras patiemment croisés, attendant et me demandant à l'intérieur de qui je suis, dans quoi je suis embarqué. »

le fœtus. L'idée est saugrenue mais on se laisse volontiers convaincre, au fil des pages, par la perspicacité de cette voix qui décèle le monde à travers les différents bruits en collant l'oreille à la paroi abdominale et se cultive grâce aux lectures enflammées que faisaient son père à sa mère. Il saura démonter tout le complot avec ses préparatifs empoisonnés, de même que la suite de l'enquête menée par des policiers doués d'un flegme tout britannique. Apparaîtra aussi, dans le cours des choses, Élodie, vague réplique de la belle Ophélie et jeune muse du père à défaut d'être l'amour malheureux du fils. L'analogie avec la tragédie shakespearienne est encore artificiellement prolongée avec une apparition embrouillée du fantôme du père sur l'escalier séparant les deux étages du duplex.

La métaphore de la décrépitude (« Il y a quelque chose de pourri dans le royaume du Danemark ») dépasse les limites de l'appartement de crime pour désigner toute l'Angleterre et, pourquoi pas, le monde entier. Le résident aux longues oreilles écoute avec sa mère les informations qui sont autant de motifs pour le disuader de « sortir » dans le monde: la guerre couve en Chine, l'Afrique perd ses enfants dans un génocide qui ne dit pas son nom, les océans sont pollués, le monde musulman sombre, l'antisémitisme, les nationalismes s'embrasent de plus belle.

Avec des digressions ou des méditations sur cette même condition humaine, Ian McEwan tente de freiner la diabolique progression du crime et les rebondissements de l'enquête qui finissent par envoûter le lecteur comme dans un excellent polar. Le dénouement ne viendra que pour mieux répondre à la lancinante question existentielle un peu déformée pour les besoins déclamatoires de ce Hamlet in utero: « Naître ou ne pas naître ? » De la réponse et ses conséquences dépendra le sort de ces pitres tragi-comiques.

JABBOUR DOUAHAY

Figure renommée de la littérature koweïtienne, Fawziya Shuwaish al-Salem prend son envol en dehors de l'institution littéraire dominante. Après une longue carrière dans le design artistique, elle se consacre à l'écriture.

À la fois poète, dramaturge et romancière, elle tient également une rubrique culturelle régulière dans le quotidien koweïtien *al-Jarida*. Ses romans s'attèlent à des thématiques variées en rapport avec la réalité sociale de la péninsule arabique. *Al-Chams madbuha wal laylu mahbus* (Le Soleil égorgé et la lune en prison) aborde la question du mariage forcé des mineures ainsi que celle des différences entre les bédouines et les citadines. *Al-nawakhida* (Les Capitaines de bord) traite le sujet de l'esclavage dans les pays du Golfe. *Salatim al-nahar* (Les Échelles du jour) fut interdit pour avoir abordé des sujets tabous comme la sexualité et la question des apatrides (*al-budun*). Son dernier roman, *Al-Jamilat al-thalath* (Les Trois beautés, Dar al-'Ayn, 2017), questionne l'identité, fragmentée à travers les pérégrinations des protagonistes entre les lieux (Turquie, Égypte, Syrie, Koweït, Arabie saoudite) et le temps (de la fin de l'Empire ottoman jusqu'à aujourd'hui); en parallèle à la quête de soi de la jeune Tanay 'Uthman, le roman scrute l'histoire de la région à la lumière des crises politiques profondes qui l'ont secouée. Ses écrits abondent en références à la littérature arabe et étrangère. Mais lorsqu'on l'interroge sur les auteurs l'ayant particulièrement influencée, F. Shuwaish al-Salem évoque l'image de l'abeille incapable de distinguer toutes les fleurs qui l'ont nourrie.

« Je me suis forgée en dehors de l'institution culturelle officielle. »

« La langue entretient avec l'identité un lien indélébile. »

Comment en êtes-vous venue à la création littéraire ?

J'ai abandonné ma voie d'artiste peintre pour me consacrer à ma vie d'épouse et de mère. Le décès

Fawziya Shuwaish al-Salem, libre écrivaine du Koweït

Brusque de mon mari avec qui j'entretenais une relation passionnelle et fusionnelle, m'avait laissée complètement désemparée. Sous l'effet du choc et d'une tristesse profonde, ma vocation artistique longuement refoulée resurgit de façon incontrôlable sous forme de mots qui descendaient sur moi comme la pluie, sans aucun effort de ma part. Ensuite, un de mes poèmes fut transposé au théâtre par le réalisateur égyptien 'Awni Karrumi. C'est ainsi que je suis devenue dramaturge. J'avais fondé, en parallèle, ma propre société de design qui m'avait occupée pendant plus d'une dizaine d'années jusqu'à ce que je décide de me dédier entièrement à la littérature.

« Je me suis forgée en dehors de l'institution culturelle officielle. »

Votre dernier roman parle de l'identité plurielle. En avez-vous souffert vous-même ?

La question de l'identité m'obsède. Mon père est koweïtien et ma mère russe du Caucase. Ma grand-mère paternelle est turque d'Istanbul. Mon grand-père paternel est arabe originaire du vil-

lage de a'il au nord de l'Arabie saoudite. Ma belle-mère est libanaise. Ces liens multiples font de moi, au Koweït, une *badaliyya*, c'est-à-dire de race hybride. Le Koweït est depuis 400 ans un pays d'émigration; il compte deux millions d'étrangers contre un million d'autochtones. La société a été formée par des vagues d'émigration venues de la péninsule arabique, de l'Irak, d'Iran et plus récemment d'autres pays arabes comme la Syrie, la Palestine et la Jordanie. Dans une société cloisonnée et fondée sur les stratifications sociales, mon parler trahissait mes origines. Le repli communautariste est un réflexe de

protection et un moyen de conserver les richesses au sein des tribus.



D.R.

La langue est pour vous la gardienne de l'identité.

La langue entretient avec l'identité un lien indélébile. Je ne me souviens pas de mes premières années d'enfance jusqu'à l'âge de six ans.

Après le décès de ma mère, mon père ne nous parlait plus en turc et s'est coupé de tout ce qui lui rappelait le passé. Cette période s'est effacée de ma mémoire car il n'y avait plus personne pour me la raconter. Quand la langue disparaît, l'identité meurt. L'existence de la censure est, par ailleurs, la preuve de la puissance de la parole. Sur

un autre plan, la langue est liée à notre système sensoriel, commun à l'auteur et aux lecteurs, ce qui provoque l'empathie et le partage des émotions, y compris esthétiques.

Quelles difficultés avez-vous rencontrées en tant que femme écrivaine ?

J'ai été mal reçue par mes homologues pour deux raisons, qui sont sans rapport avec la question du genre. La première relève de mon écriture singulière qui mêle poésie, montage théâtral, collage, écriture automatique, autant de traits considérés comme avant-gardistes au début des années 80. La différence dans l'approche narrative s'est transformée en une non-reconnaissance. La seconde raison est mon refus d'être prise sous la tutelle d'un « maître ». Je me suis forgée en dehors de l'institution culturelle officielle qui ne m'accorde pas son soutien.

Pourquoi avez-vous privilégié l'écriture romanesque ?

Je ne me suis pas retrouvée dans la poésie car j'avais le sentiment de n'en être pas l'auteure. Les vers jaillissaient inconsciemment, à mon insu, dans un déferlement spontané. L'état poétique advenait comme une illumination ou un ravissement, alors qu'écrire un roman appelle, chez moi, une construction plus lente, plus laborieuse, maîtrisée de bout en bout. L'expérience de la mort a déclenché le processus créatif, devenu une quête de soi. Je suis passée directement de la maison familiale au foyer conjugal. La question de connaître qui je suis s'est posée brusquement lorsque je me suis retrouvée seule en face de moi-même. L'écriture romanesque

est la forme la plus adaptée à mes questionnements.

Comment se présente le paysage culturel aujourd'hui au Koweït ?

Le Koweït s'investit pleinement sur le plan culturel, particulièrement depuis ces deux dernières années, en raison d'une volonté politique d'ouverture. Cette inflexion a débüté suite à la victoire des frères musulmans en Égypte et à la prise de conscience du danger que représente l'obscurantisme religieux dans la montée des violences. Le gouvernement est convaincu que la diffusion des arts et des lettres contribuera à l'éveil des esprits et constitue un moyen de lutte contre l'extrémisme. D'où l'ouverture d'un opéra, d'un musée des arts islamiques, de centres culturels, de théâtres, de ciné-

mas... Certains centres d'éducation artistique accueillent les enfants dès leur plus jeune âge. Dans *Al-Jamilat al-thalath*, Tunay 'Uthman, le jour où elle comprend que la prise de conscience est le début de l'émancipation, dit: « Depuis ce moment, je ne serai plus jamais ce que je fus. » Puisse un tel réveil advenir !

Qu'en est-il, plus particulièrement, de la littérature ?

Au Koweït, comme partout dans le monde arabe, les nouvelles plumes se multiplient. Je ne m'inquiète pas pour la bonne santé de la littérature. La langue arabe est plus que jamais vivante, c'est plutôt l'homme arabe qui est aujourd'hui à l'agonie.

Propos recueillis par
KATIA GHOSN

AL-JAMILAT AL-THALATH (LES TROIS BEAUTÉS) de Fawziya Shuwaish al-Salem, Dar al-'Ayn, 2017, 324 p.

Roman

Le mystique et le transsexuel

AL-BAYT AL-AZRAQ (LA MAISON BLEUE) de Abdo Wazen, éditions Difaf/Ekhtilaf, 2017, 340 p.

Abdo Wazen s'est toujours lancé dans d'audacieuses entreprises d'écriture. La dernière en date n'est pas des moins singulières. *Al-Bayt al-azraq* (La Maison bleue), vient d'être publié conjointement à Beyrouth par les éditions Difaf et à Alger par les éditions Ekhtilaf. *Al-Bayt al-azraq* raconte l'histoire d'un écrivain qui n'arrive pas à finir un roman et à qui on demande de lire le manuscrit d'un détenu dans une prison libanaise, accusé à tort de meurtre. Le romancier décide d'enquêter sur ce prisonnier qui s'avère une sorte de mystique, un personnage brillant mais qui, un jour, a décidé de renoncer à parler puis devient une sorte d'infatigable marcheur érigé en mystique avant de se retrouver en prison, refusant de se défendre du crime dont on l'accuse.

Le roman se construit donc apparemment à partir de deux histoires simultanément, celle de Paul le mystique prisonnier et celle du romancier qui

cherche une solution à son récit. Mais en réalité, ces deux histoires elles-mêmes se ramifient sans cesse et vont permettre à Abdo Wazen de se lancer dans une évocation de deux aspects de la réalité sociale libanaise. La première, c'est celle des pratiques sexuelles que la société admet difficilement en son sein ou qu'elle traite de « déviantes », et dont Wazen réussit à faire un quasi inventaire. La plus importante, et dont l'auteur fait d'une certaine façon le centre et le sujet de son ouvrage, c'est l'homosexualité aussi bien masculine que féminine. Si Wazen montre, à travers l'histoire de plusieurs personnages, une homosexualité affirmée ou affichée, il raconte aussi celle qui est sublimée, comme dans le cas de cet homme de religion qui fut le professeur de Paul le mystique et qui, en jouant passionnément à en être le mentor, n'a fait toute sa vie que sublimer un amour homosexuel à son égard. Mais Wazen va considérablement plus loin en racontant la vie d'un transsexuel,

« Abdo Wazen ne recule jamais devant la description des vérités les plus crues, notamment en ce qui concerne le quotidien d'amours compliquées, et leurs pratiques. »

une vie rapportée par Paul dans son manuscrit, et qui est celle d'un pauvre garçon se rêvant fille, qui le devient et qui vit avec un homme



D.R.

une vie de passion qui s'achève dans le meurtre.

Le grand mérite de Abdo Wazen et son audace consistent à nous raconter ces vies, inavouables aux yeux de la société libanaise, comme des vies normales. Il décrit les difficultés rencontrées par les homosexuels et les transsexuels quand ils sont de milieux pauvres, leurs désarrois et leurs recours auprès d'associations, et ne recule jamais devant la description des vérités les plus crues, notamment en ce qui concerne le quotidien d'amours compliquées, et leurs pratiques.

Mais *Al-Bayt al-azraq* est traversé aussi par d'autres formes de rapport au corps et au monde, tel par exemple la relation au corps malade, à travers l'évocation par le narrateur d'une relation qu'il eut avec une femme amputée des deux seins à la suite d'un cancer, et de tout ce que cela provoque chez un homme de se retrouver face à une féminité que l'on pourrait croire diminuée mais qui ne l'est en réalité

nullement. Et puis il y a aussi bien entendu l'amour pur et mystique, qui est celui que vit Paul, avec une femme d'abord, puis avec le monde et le relief de la terre qu'il va arpenter sans fin, dans un mutisme volontaire qui est peut-être l'expression d'une impuissance à dire le débordement d'amour que l'on éprouve pour tout.

Quant à l'autre aspect de la réalité libanaise refoulée, il s'agit de la vie dans les prisons dont Wazen nous fait dans *Al-Bayt al-azraq* un portrait détaillé et minutieux. À travers l'itinéraire carcéral de Paul, défilent la maison d'arrêt, la prison pour cas psychologiques puis la véritable prison, dans laquelle curieusement aussi bien le transsexuel que le mystique trouvent leur compte, le premier parce qu'elle lui offre une formidable potentialité d'amours et le second parce qu'elle met des limites à sa déraisonnable mystique de la marche et du débordement incontrôlé de la passion.

CHARIF MAJDALANI

Le clin d'œil

DE NADA NASSAR-CHAOUH

Souvenir de ma première communion



© Theophile Duverger

Vous vous souvenez encore de votre première communion dans le collège de religieuses où vous avez fait vos études. De sa voix sérénique, la Mère supérieure vous avait expliqué l'importance de cet événement et comment dès lors que la Sainte Hostie serait placée dans votre palais, toute votre vie en serait bouleversée. Vous vous transformeriez illico en petite fille angélique dont tous les vilains péchés seraient effacés. Vous attendiez donc le jour J avec autant de ferveur que de crainte référentielle, la terreur étant grande de faire tomber, horreur !, l'hostie de votre bouche de petite fille étourdie.

À la maison, l'ambiance était tout aussi fiévreuse, votre maman confectionnant, avec l'aide de vos chères tantes, le repas de fête familial qui suivrait la cérémonie. Pour autant, on restait dans une sobriété tout évangélique avec des plats maison tout blancs symbolisant la pureté de la petite communiant.

Réveillée aux aurores par votre maman qui vous chuchotait gravement « ça y est, c'est aujourd'hui », vous revêtiez la robe de bure blanche avec cordelette de pénitente. Un peu plus tard, vous aviez dans

la chapelle du vénérable collège, parmi des camarades aussi émus que vous, toute tremblante sous votre frange à la Jeanne d'Arc.

À la fin de la cérémonie, vous échangez avec vos amies, en guise de souvenirs, de simples photos saintes, la Mère supérieure vous gratifiant gravement d'une Bible que vous conserveriez toute votre vie. Quant à votre grand-mère, elle vous offrait un chapelet béni par le Saint-Père, alors que l'oncle riche vous offrait votre première montre qui vous ravissait.

Hier, vous avez été invitée à un déjeuner de première communion dans un restaurant de mezzés... Entre un verre d'arak et une bouchée de tabboulé, les invités, le prêtre grassouillet compris, félicitaient une communiant d'une moue dédaigneuse coiffée d'un chignon (!) et habillée d'une robe à ruches et volants.

Quant aux « souvenirs » distribués aux invités, c'étaient des assiettes en Limoges gravées à la feuille d'or, dans un écrin de velours. Pas moins.

Pauvre Mère Angélique ! Paix à votre sainte âme !